Illinois U Library

NUMÉRO 144

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MICHODIÈRE

FRANÇOIS PÉRIER
MARIE DAEMS
Jouent

LE CIEL DE LIT

Pièce en 3 Actes et 6 Tableaux de
JAN DE HARTOG
Adaptation Française de
COLETTE

Décors et Costumes de JEAN-DENIS MAILLARD

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS 9e

U. OF I.
LIBRARY

ELLE.— *Tiens-moi bien ! Je vais tomber ! Tu ne vois pas que je vais tomber ?* (Acte premier, 1er tableau)

LE CIEL DE LIT

Pièce en 3 actes
et 6 tableaux de
JAN DE HARTOG

Adaptation française
de COLETTE

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre de LA MICHODIÈRE, le 14 avril 1953, dans des décors et costumes de JEAN-DENIS MAILLARD.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by Jan DE HARTOG.

Supplément au N° 406 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES

Lui ..... *François PERIER*

Elle ..... *Marie DAEMS*

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU : 1890

La nuit. Une chambre à coucher. Un lit à baldaquin avec deux tables de chevet. Une porte au fond. A droite, une fenêtre, une coiffeuse, un bureau, un fauteuil, une chaise basse, une malle, etc... A gauche, un poêle, un lavabo, un pouf, etc... La chambre est sombre, deux becs de gaz mis en veilleuse donnent une faible lumière bleue, à droite de l'alcôve et près du lit.

La porte s'ouvre sous une poussée maladroite et IL entre dans la chambre, LA portant dans ses bras, venant du couloir éclairé, son chapeau haut de forme posé à l'arrière de sa tête. ELLE est en toilette de mariée. IL s'arrête dans le rayon de lune, l'embrasse, tourne sur lui-même et LA porte sur le lit.

ELLE. — Oh ! Michel ! Oh ! Tiens-moi ! Tiens-moi bien ! Je vais tomber. Tu ne vois pas que je vais tomber ? Ouye, ouye ouye ! *(Il la jette sur le lit et essaie de l'embrasser à nouveau.)* La porte, Michel ! La porte ! Ferme la porte. *(Il court à la porte et la ferme.)* Oh ! Seigneur, mes cheveux ! Ma couronne !... Et ma robe ! Regarde dans quel état tu as mis ma robe, Michel ! *(Elle remonte la lumière du bec de gaz placé auprès du lit. Il traverse la scène et fait de même avec le bec qui est près de l'alcôve. Elle remonte à droite et se tourne vers lui, qui descend vers elle. Il enlève ses gants, en met un dans chacune de ses poches et s'agenouille devant elle.)* Qu'est-ce que tu fais ?...

LUI. — Je suis à genoux.

ELLE. — Pourquoi ?

LUI. — Parce que je t'adore.

ELLE. — Veux-tu bien te relever ? Lève-toi, Michel, je t'en prie.

LUI, *toujours à genoux, les mains autour de la taille de sa femme.* — Alors, je n'ai pas le droit de t'adorer ?

ELLE. — Mais non ! Si le Bon Dieu te voyait...

LUI. — Il nous ferait son grand sourire.

ELLE, *accusatrice.* — Michel ! Tu as bu !

LUI. — Moi, ma bonne dame ? *(Il titube, agenouillé :)* Je n'ai bu que de l'orangeade ! Si je suis ivre, c'est de bonheur...

ELLE. — Oh ! mon Dieu, je crois que je le suis aussi.

LUI. — Quoi ? Heureuse ?

ELLE. — Ivre !... Veux-tu parier que je peux rester debout sur une seule jambe ?

LUI. — Tu y tiens beaucoup ?

ELLE. — Follement ! *(Elle lui tend les mains, essaie de se lever et tombe.)* Oh !...

LUI, *se levant.* — Mon trésor !

Il essaie de l'embrasser, mais elle esquive le baiser.

ELLE, *s'éloignant de lui.* — Michel ! Ton chapeau !

LUI. — Qu'est-ce que tu tiens dans la main ?

ELLE. — Une petite rose, une petite rose en sucre de notre gâteau de noces.

LUI. — Eh bien, mangeons-la.

ELLE, *restant sur le lit.* — Oh ! Jamais ! Je veux la garder... toute la vie...

Elle met la rose dans son sein. Il remet son chapeau.

LUI, *allant à elle.* — Agnès, Agnès, dis-moi que tu es heureuse...

ELLE. — Je veux bien, mais ôte ton chapeau.

LUI. — Avec ou sans chapeau, je suis heureux.

ELLE. — Tu ne pourrais pas trouver autre chose à dire ?

LUI. — Pourquoi ?

ELLE. — Pour changer.

LUI. — Impossible. Je n'ai qu'un seul mot à ma disposition pour exprimer ce que je ressens. Heureux... heureux... heureux... *(Il se tourne et bute contre un pied du lit.)* Crotte !

ELLE. — Ah ! *(Allant vers lui :)* Tu ne t'es pas fait mal ?

LUI, *grimaçant de douleur.* — Oh ! si... Embrasse-moi...

ELLE, *soudain.* — Oh ! J'ai envie tout à coup de dire des choses... mais des choses !

LUI. — Dis-les...

ELLE. — Viens. Plus près... Approche ton oreille...

LUI. — Pourquoi ? Nous sommes tout seuls.

ELLE. — C'est pour ça. *(Il se relève et va à elle. Elle commence à lui parler à l'oreille mais est arrêtée par ce qu'elle aperçoit :)* Oh ! Michel ! *(Il lui fait face.)* Surtout, ne bouge pas... *(Elle regarde à nouveau.)* Fais voir l'autre. *(Il tourne la tête.)* Quelle horreur !

LUI. — Qu'est-ce que tu dis ?

ELLE. — Est-ce qu'il t'arrive de te laver ?

LUI. — Tous les jours.

ELLE. — Tu te laves quoi ?

LUI. — Eh ben !... Le principal.

ELLE. — Qu'est-ce que c'est « le principal » ?

LUI, *essayant de l'embrasser.* — Mon bijou !

ELLE. — Ton quoi ?

LUI. — C'est toi, mon bijou, voyons ! Tu n'as pas envie de m'embrasser ?

ELLE. — J'ai envie de te laver des pieds à la tête, avec de l'eau chaude, du savon noir, une brosse en chiendent... Voilà de quoi j'ai envie.

LUI. — Vas-y.

ELLE, *pudique.* — Eh bien, n'en parlons plus. *(Un temps.)* Oh ! là, là !...

LUI. — Qu'est-ce qu'il y a, mon petit loup ?

ELLE. — Oh, là là ! Mes souliers ! Si je ne les ôte pas, je sens que je vais m'évanouir !

LUI, *allant à elle.* — Oh ! Laisse-moi faire, laisse-moi faire.

Elle lève un pied, il s'agenouille et, tendrement relève un peu sa robe et embrasse son soulier.

ELLE. — Je t'en prie, Michel, ils me font tellement mal.

LUI, *il embrasse encore une fois son pied puis, voyant qu'elle veut enlever son soulier elle-même.* — Non, non, chérie, laisse-moi faire, tu veux ?

Il reprend le soulier et le pied dans sa main.

ELLE. — Mais tu n'en finis pas.

LUI, *défaisant le nœud du lacet.* — Pourquoi mettre un terme à mon paradis ? Je resterais bien toute la nuit à te déshabiller.

ELLE. — Je ne t'ai pas demandé de me déshabiller. Je voudrais seulement que tu m'enlèves mes souliers.

LUI. — Je suis prêt à t'enlever tout ce que tu voudras, mon ange adoré.

ELLE, *retirant son pied.* — Bon, ça en fait toujours un... *(Elle se penche pour retirer l'autre soulier elle-même et voit Michel, toujours à genoux, qui se penche en arrière et la regarde avec extase.)* Je t'en prie, Michel, ne me regarde pas comme ça, tu ferais mieux de te désha... d'enlever ton chapeau.

Il enlève son chapeau et le pose sur la banquette.

LUI. — Te rappelles-tu notre première rencontre ?

ELLE, *avec élan.* — Si je m'en souviens ? J'avais ma robe bleue trop courte devant.

LUI. — Tu te souviens... de ce que j'ai dit cette fois-là ?

ELLE. — Naturellement. Mon corset neuf me serrait, me serrait... Ça me faisait une bien jolie taille, mais ça me donnait mal au cœur et je me disais : « S'il m'emmène à l'Opéra-Comique avant que j'aie le temps de me changer, tout est perdu... »

LUI, *sévère.* — C'est ça que tu dissimulais le jour de notre premier rendez-vous ?

ELLE, *candide.* — Bien sûr ! Qu'est-ce que tu aurais donc voulu que je cache ? Même, je disais à maman : « Oh ! je voudrais que ce type s'en aille, je ne peux pas le sentir... »

LUI, *suffoqué.* — C'était moi, ce type ?

ELLE, *candide.* — Bien sûr, mon chéri. *(Sincère :)* Comprends donc, je ne t'aimais pas encore.

LUI, *attendri.* — Je me souviens que je t'ai dit — avec passion ! — que je t'avais déjà rencontrée dans une autre existence...

ELLE. — Une existence où l'on n'avait pas encore inventé le corset.

LUI. — Et maintenant, j'en suis sûr.

ELLE. — De quoi, mon amour ?

LUI. — De cette autre existence, étrangement semblable à celle-ci ; pendant laquelle j'étais agenouillé devant toi, comme aujourd'hui...

ELLE. — Mon chéri !

LUI. — A genoux. Ton petit pied dans ma main, juste avant que nous...

Il s'arrête brusquement.

ELLE. — Avant que nous... ?

LUI. — Ah ! je t'aime, je t'aime...

ELLE. — Mon chéri ! *(Elle s'essuie les yeux.)* Tu me fais pleurer.

LUI. — Et pourquoi ne pleurerais-tu pas ? Ceci est un jour poignant entre tous ! As-tu seulement réfléchi que ta jeunesse vient de prendre fin ?

ELLE, *ex-abrupto.* — Je m'en vais.

LUI. — Qu'est-ce que tu dis ?

ELLE. — Je m'en vais.

LUI. — Où ?

ELLE. — Chez maman... *(Ramassant son soulier :)* Comment peux-tu me dire une chose pareille ?

LUI, *qui s'exaspère.* — Mais quelle chose, Bon Dieu ?

ELLE. — Que ma jeunesse vient de prendre fin ! Tout ce que tu demandes, toi, c'est de me déshabiller tout le long de la nuit, avec ton chapeau sur la tête et tes oreilles pas lavées... oh ! oh !...

Elle pleure sur son épaule.

LUI. — C'est ça ? Pleure, mon amour, pleure ; ça te fera du bien...

ELLE. — Maintenant je comprends ! Maintenant je comprends pourquoi tu m'as tant fait boire... ce verre de champagne que je retrouvais toujours plein devant moi... pendant que tu détournais le tien et que tu te retenais de rien boire toi-même !

LUI. — Qu'est-ce qu'il faut entendre ! J'ai bu au moins trois bouteilles de Pommery !

ELLE. — Oh ! Que le plafond s'écroule...

LUI. — Alors, sens ! *(Il lui souffle dans la figure.)* Ho ! Ho ! Ho !

ELLE, *coquette.* — Oh ! Ce que la tête me tourne !

LUI, *soufflant toujours.* — Ho ! Ho ! Ho !

ELLE. — Je t'aime.

LUI, *en la serrant contre lui.* — Moi aussi.

ELLE. — Je me sens tellement gênée...

LUI. — Pourquoi, mon amour ?

ELLE. — Parce que la tête me tourne.

LUI. — Ecoute... je voudrais te confier quelque chose...

ELLE, *soupçonneuse.* — Quoi donc ?

LUI, *qui prend peur.* — Oh !... rien... rien... Veux-tu boire un peu ?

ELLE. — Ah ! non, merci, surtout pas !

LUI. — Un verre d'eau, après tout ce vin ?...

ELLE. — Michel, je t'en supplie, parle d'autre chose... Tu... tu as dû écrire un poème sur notre mariage, non ?

LUI, *se versant un verre d'eau.* — Ça s'appelle un épithalame, ma bonne dame ! Non, je n'ai pas écrit d'épithalame.

ELLE. — Ah ? Je pensais que notre mariage t'aurait inspiré une jolie chose...

LUI, *buvant.* — Eh bien, non.

ELLE. — Rien ? Rien du tout ?

LUI. — Heu... non... non... Je te dis non !

ELLE. — Tu rougis... C'est un aveu ! Lis-le moi !

LUI. — Quand je t'affirme quelque chose, ma chérie, tu peux me croire...

ELLE. — Tu mens ! Tu mens mal !... Où est-il ? Dans ta poche ?

Elle essaie de le trouver.

LUI, *riant et se débattant.* — Non, non !... Ne fais pas ça... Tu me chatouilles !...

ELLE. — Alors, lis-le moi.

LUI. — Ecoute, chérie, il ne s'agit que d'un essai... un peu décadent... Enfin c'est le genre de ce qu'on fait maintenant.

ELLE. — Oh ! récite-le moi ! Michel, j'ai envie !

LUI. — Alors si tu y tiens... *(Il récite :)*... « La Fontaine Etincelante ».

ELLE. — Qu'est-ce que cela a affaire avec notre mariage ?

LUI. — Rien... C'est ça le symbolisme... Ecoute : *(Il lit un papier qu'il a tiré de sa poche :)* « J'ai soif au bord de la fontaine... » Il faudra que je change ce premier vers, je le sais, mais c'est uniquement pour démarrer. *(Il reprend :)*

« La fontaine d'où ruisselle
L'eau qui coule, l'eau qui glisse
Lisse...

ELLE. — Non... non, Michou !

LUI, *il continue, imperturbable.*

Elle jaillit, elle arrose
Elle éclabousse une rose
Rose
Un mince filet qui s'élance
Joyeux, chante sa romance :
Glou, glou !... Glou... Glou...
Psch... psch... psch... psch...

(Elle se sauve vers la porte, et prend au passage sa valise.) Où vas-tu ? Agnès !...

ELLE, *qui ouvre la porte et tire la clé de la serrure.* — Je reviens tout de suite.

Elle sort, fermant la porte à clé derrière elle. Il se lève, court vers la porte.

LUI. — Agnès ! Agnès ! Agnès !... Pourquoi as-tu pris ta mallette ?

Il essaie d'ouvrir la porte. Il se tourne, va vers la droite, voit les souliers d'Agnès, les prend dans sa main et sourit. Soudain une idée lui vient. Il laisse tomber les souliers et court vers le lit, prend sa mallette et va pour la poser sur le lit, puis s'arrête, redescend et met la mallette sur une chaise. Il l'ouvre et en tire un bonnet de nuit qu'il met sur sa tête.

Il enlève son habit, son gilet, sa cravate et sa chemise. Au moment d'enlever son pantalon, il s'arrête, écoute ; court vers la porte, écoute encore. En courant, il remonte à droite et enlève son pantalon. Il va prendre une chemise de nuit dans le placard au pied du lit, la jette sur le lit, s'assied et vivement retire ses chaussures.

Puis il s'arrête, regarde vers la porte d'un air embarrassé et non moins vivement remet ses chaussures, passe sa chemise de nuit et remet son pantalon par-dessus, puis, l'habit. Il fait quelques pas, se tourne et voit son gilet, sa chemise et sa cravate sur la malle où il les a jetés. Il les met dans la mallette, la ferme, court vers la gauche et met la mallette sur le pouf ; puis il va vers la porte. Puis il prend une serviette, en trempe le coin dans le pot à eau et commence à se laver l'oreille droite.

Elle entre. En entendant la porte s'ouvrir, il s'assied sur la chaise et se croise les bras. Elle referme la porte et remet la clé dans la serrure. Sa robe a changé d'aspect, elle semble moins soignée ; elle a aussi enlevé sa couronne. Elle se détourne de la porte et l'aperçoit assis sur la chaise, le col de son habit relevé et le bonnet de nuit sur la tête.

LUI. — Bonsoir.

ELLE. — Qu'est-ce... qu'est-ce que tu fais là ?

LUI. — Ben, rien... je suis assis.

ELLE. — Et ça, qu'est-ce que c'est ?

LUI. — Quoi ?

ELLE. — Là, sur la tête.
LUI. — Oh... ben...
ELLE. — Tu portes des bonnets de nuit ?
LUI. — Non, non... seulement quand il y a des courants d'air...
ELLE. — Et ça ? Une chemise de nuit ? Tu mets des chemises de nuit ?
LUI. — Et toi, qu'est-ce que tu portes ?
ELLE. — Mon père a des pyjamas.
LUI. — Eh ben, moi pas.
ELLE. — Pourquoi t'es-tu changé ?
LUI. — Et toi ?
ELLE. — Oh ! moi... moi, j'ai sommeil.
LUI. — Moi aussi. Alors si nous nous...
ELLE. — Bien sûr... on va se...

Geste vers le lit.

LUI. — As-tu une préférence ?

Geste.

ELLE. — Comment ?
LUI. — Quel côté préfères-tu ?
ELLE. — Moi ?... Je crois que j'aimerais mieux le fond... à cause de la porte.
LUI. — La porte ?
ELLE. — Oui, comme ça, si quelqu'un sonne... Et pour le petit déjeuner...
LUI. — Ah oui ?
ELLE, *trouvant un oreiller sur lequel sont brodés deux pigeons.* — Oh !... regarde ça !... ah !
LUI. — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que c'est ?
ELLE. — Le petit oreiller de grand'mère... Oh ! comme c'est touchant !
LUI. — Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?
ELLE. — Oh ! ce doit être maman qui l'a posé là... N'est-ce pas gentil ?
LUI. — Quels sont ces animaux bizarres ?
ELLE. — Deux pigeons, tu ne vois pas ?... « Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre... »
LUI, *en regardant la porte.* — Ah !... Bien sûr...
ELLE, *un temps, puis gênée.* — Michel, je t'en prie.
LUI. — Quoi ?
ELLE. — Détourne-toi.
LUI. — Oh !... pardon.
ELLE. — Il est plutôt joli, ce lit, tu ne trouves pas ?
LUI, *prenant les chaussures d'Agnès et les mettant près des siennes.* — N'est-ce pas ? C'était le lit de mon père.
ELLE. — Pas de ta mère ?
LUI. — Si, bien sûr. Le lit de mes parents. J'y suis né...
ELLE, *faisant un pas vers lui.* — Michel...
LUI, *se tournant vers elle.* — Quoi ?
ELLE. — Non, ne me regarde pas... *(Un temps.)* Michel ?
LUI, *se détournant.* — Oui !
ELLE. — Tu m'aimes ?
LUI. — Oui.
ELLE. — Dis-le. Dis-le encore une fois.
LUI. — Je t'aime. Je t'adore, je suis fou de toi ! Ça dépasse l'imagination.
ELLE. — Pas la mienne, Michel, je t'assure... Ah ! Je suis tellement heureuse que je ne pourrais pas supporter de l'être davantage !
LUI. — Quoi ?
ELLE. — ...Heureuse...
LUI. — Oh !... Ah !... Ah ! oui.
ELLE. — Je voudrais que le temps s'arrête, que tout demeure comme en cet instant... Et toi ?
LUI, *froid.* — Mais certainement. Moi aussi.
ELLE. — Comme tu dis ça froidement !
LUI. — Mais sacré nom d'une pipe, comment veux-tu que je le dise ?
ELLE. — Michel ! Tu crois que c'est une manière de parler, le soir de nos... enfin, avant d'aller dormir ? Tu n'as pas honte ?
LUI. — Mais, nom de Zeus, Agnès ! *(Il éternue.)* J'ai... J'ai un mal de tête fou et les pieds glacés.

Il tire le bonnet de nuit de sa poche et le met sur la tête.

ELLE. — Qu'est-ce que tu attends pour te coucher ? *(Il se retourne.)* Non, non, un moment. *(Il s'assied de nouveau, le dos tourné vers elle. Elle se couche, le coussin aux deux pigeons sous la tête, elle s'installe confortablement, les couvertures ramenées jusqu'au nez et elle demande :)* C'est toi qui éteins, ou moi ?
LUI, *il se rend compte que c'est la première de toute une série de questions hypocrites qui constituent l'essentiel de la vie conjugale. Il va vers le bec de gaz à gauche de la porte et le ferme.* — Je peux me retourner ?
ELLE. — Oui. *(Il va près du lit et se penche pour éteindre le second bec de gaz, mais il est arrêté par sa réplique à elle)* Attends... Tu es sûr qu'il n'y a pas de fuite ?
LUI. — Mais non, voyons.
ELLE. — Il me semble que ça sent le gaz.
LUI, *lui prenant la main tout en lui tournant le dos.* — Ecoute, mon trésor. Je t'aime à la folie... je suis tellement intimidé, tu es dans le même état d'ailleurs... par conséquent... bonsoir...

Il se penche et ferme le second bec de gaz.

ELLE. — Bonsoir... *(Il va vers la droite ; enlève son pantalon, le met sur la chaise.)* Tu y vois assez ?

En remontant vers le lit, il se cogne un orteil contre le socle du lit.

LUI. — Aïe...
ELLE. — Qu'est-ce que tu fais, Michel ?
LUI. — Mais rien, je me suis massacré un orteil...

Il entre dans le lit.

ELLE. — Pauvre trésor ! *(Long silence.)* Tu entreras dans le lit doucement, pas ?
LUI. — J'y suis déjà.
ELLE. — Michel ?
LUI. — Oui.

ELLE. — Dis-moi ? Ce que tu n'as pas voulu me dire, tout à l'heure, c'était quoi ?

LUI. — Oh... rien...

ELLE. — Tu peux me le dire maintenant. Je ne suis plus du tout intimidée.

LUI. — Eh ben...

ELLE. — Parce que — moi aussi — j'ai un aveu à te faire.

LUI. — Vas-y.

ELLE. — Non. D'abord toi.

LUI. — Vas-y, parle.

ELLE. — Pas avant que tu n'aies promis de me le dire, toi aussi !

LUI. — C'est promis.

ELLE. — Eh bien, voilà. Je n'ai jamais... vu un homme complètement... Enfin complètement...

LUI. — Eh bien, je te jure que tu n'as pas perdu grand'chose.

ELLE. — Et toi ?

LUI. — Quoi ?

ELLE. — Est-ce que tu as vu une femme complètement...

LUI. — Heu...

ELLE. — Qu'est-ce que ça veut dire « heu » ?

LUI. — Un jour, une gitane m'a dit la bonne aventure...

ELLE. — Oh !

LUI. — Elle m'a prédit que je serais très heureux en ménage, que je vivrais jusqu'à un âge avancé, et que tout s'arrangerait très bien pour moi, alors ne t'inquiète pas.

ELLE. — Et elle était... nue.

LUI. — Mais non, voyons... Elle allait de porte en porte avec une chèvre.

ELLE. — Avec une chèvre ? Quelle horreur ! Pourquoi une chèvre ?

LUI. — Mais je ne sais pas... Oh ! Mon Dieu, est-ce qu'on ne va pas dormir... Bonsoir ! *(Un silence.)* Tu es bien, toi ?

ELLE. — Oui.

LUI. — Tu n'as pas froid ?

ELLE. — Moi ? Je cuis. Et toi ?

LUI. — Ben, moi, j'ai un peu froid.

ELLE, *après un silence.* — Michel... J'en suis sûre maintenant : ça sent le gaz.

LUI, *excédé mais patient.* — Je t'en prie, Agnès, tâchons de dormir.

ELLE. — Si jamais c'était le gaz, nous pourrions être morts tous les deux demain matin.

LUI, *indifférent.* — Oh ! ben...

ELLE. — Comment, « Oh ! ben... » ? Tu as envie de mourir ?

LUI. — Ça m'arrive.

ELLE. — En ce moment ?

LUI. — Non, non...

ELLE. — Michel, j'en suis sûre : ça sent le gaz.

LUI, *avec un grand soupir.* — C'est l'alcool.

ELLE. — Quel alcool ?

LUI. — Celui que j'ai bu.

ELLE. — Tu es sûr ?

LUI. — Oui.

ELLE. — Oh ! souffle... juste pour me rassurer... Michel, juste une fois... rassure-moi...

LUI, *il se soulève et lui souffle brusquement au visage.* — Ho ! Ho ! Ho ! Ho !... Voilà...

Il se recouche.

ELLE. — Je n'ai rien senti. Souffle encore une fois...

LUI. — Oh ! Pour l'amour de Dieu !... dormons...

ELLE, *se penchant sur lui.* — Encore une fois.. je t'en prie...

LUI, *soufflant.* — Ho ! Ho !

ELLE. — ...Encore...

RIDEAU

TABLEAU II : 1891

Dans la soirée. La même chambre. A droite, un berceau. IL est couché dans le lit. Sur le lit sont épars des livres, des papiers, une grosse sonnette et une robe de chambre. Un tas de livres et de papiers encombre le socle, au pied du lit.

Quand le rideau se lève, il a écrit, il a lu, s'est restauré (car il y a des miettes dans le lit). A bout de ressources, il essaie de la seule chose qui reste à faire : il sonne.

LUI. — Agnès ! Agnès !

ELLE, *entrant vivement, un paquet de linge frais repassé sur le bras ; elle est volumineusement enceinte.* — Oui, oui, oui, oui... Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle va vers le pied du lit.

LUI. — Si tu savais ce que je souffre ! *(Elle pose le linge sur la commode.)* Je n'en peux plus !

ELLE. — Allons, allons, chéri... n'en fais pas un drame. *(Elle remonte vers lui et enlève la serviette.)* Je vais retremper ta serviette.

LUI. — Non, ce n'est plus la tête... c'est descendu là, maintenant.

Il se met la main dans le dos.

ELLE. — Où ça ?

LUI. — Là. *(Il se penche en avant, et pose la main d'Agnès sur l'endroit douloureux.)* Là... Qu'est-ce qu'il y a là ? Qu'est-ce que tu sens ?

ELLE. — C'est là que tu as mal ?

LUI. — Tu parles ! Des coups de poignards ! Non, non, n'enlève pas ta main... Ah ! ça fait du bien !

ELLE, *soupçonneuse.* — Mais quelle espèce de douleur ? Est-ce que ça vient par vagues ?

LUI. — Oui ! Oui, exactement. Par vagues !

ELLE. — Comme quelque chose de très faible au début et qui grossit... grossit, jusqu'à t'arracher un cri ?

LUI. — Comment le sais-tu ?

ELLE. — Michou ! C'est impossible !

LUI. — Qu'est-ce qui est impossible ? Tu crois que je fais semblant ?

ELLE. — Tu es tout simplement en train d'accoucher.

LUI. — Tu es folle ! Et... et les maux de tête ?

ELLE. — Oui...

LUI. — Et les élancements dans la poitrine ?

ELLE. — Oui... oui ! *(Elle renifle.)* Et moi qui te croyais vraiment malade !

Elle met la serviette sur le bahut.

LUI. — Mais je suis vraiment malade ! Est-ce que tu t'imagines que c'est pour m'amuser que je transpire et que je geins ?

ELLE. — Et moi qui me soucie tellement de toi !

LUI. — Qu'est-ce que je fais d'autre moi, jour et nuit, sinon me soucier de toi ? Autrement, comment expliques-tu que ce soit *moi* qui éprouve *tes* douleurs ? *(Elle sanglote.)* Ah ! Zut ! Il y a de quoi vous rendre fou !

Il saute du lit.

ELLE. — Michel ! *(Il ouvre la penderie.)* Qu'est-ce que tu fais, Michel ?

LUI. — Où sont mes bottines ?

ELLE. — Michel, tu me quittes !

LUI, *prenant ses vêtements dans la penderie.* — Je vais chercher le docteur.

ELLE, *se levant.* — Mais jamais de la vie ! Il ne faut pas !

LUI, *mettant ses vêtements sur la chaise.* — Je vais chercher le docteur. Dussé-je tomber raide mort sur le pavé. Je ne te laisserai pas dans cet état une minute de plus. D'ailleurs, il t'a bien recomandé, dès que tu aurais ce genre de douleurs...

ELLE. — Oui, dès que *moi* j'aurais ces douleurs... pas *toi* !

LUI. — Tu ne sens absolument rien ?

ELLE. — Mais rien du tout, je te l'ai dit, rien du tout.

LUI. — Alors, pourquoi pleurais-tu tout à l'heure ?

ELLE, *l'aidant à remonter sur le lit.* — Je t'en supplie, chéri, retourne te coucher. Tu es pieds nus et en sueur ! Tu vas attraper froid. Je t'en prie, chéri...

LUI. — Mais je n'ai aucune envie de me recoucher.

ELLE, *le forçant à se coucher.* — J'ai dit. Hop là !

LUI. — On croirait vraiment que tu veux me forcer à être malade.

ELLE. — Allez, pas de rouspétance ! *(Elle lui met derrière la tête le coussin avec les pigeons.)* Là... tu es bien maintenant ?

LUI. — Non.

Il jette le coussin sur le parquet.

ELLE, *gentiment.* — Michou... Tu ne peux pas penser un peu à moi ? Rien qu'un petit peu ?... J'ai encore tant de choses à faire, et il reste si peu de temps...

LUI, *il la prend par la main quand elle veut s'en aller.* — Agnès... j'ai la frousse.

ELLE. — De quoi ?

LUI, *désignant le ventre d'Agnès.* — De... de ça. Pas toi ?

ELLE, *riant.* — Penses-tu ? C'est la chose la plus naturelle du monde. C'est arrivé à des millions de gens. Et je me sens parfaitement bien ; alors...

LUI. — Tu sais que tu as beaucoup changé depuis quelque temps ?

ELLE, *se mettant à coudre.* — Depuis quand ?

LUI. — Depuis que tu es mère.

ELLE. — Mais je ne suis pas encore mère.

LUI. — Ça prouve que tu ne t'es pas rendu compte... Tu es devenue une femme. Tout d'un coup.

ELLE. — Et qu'est-ce que j'étais donc quand tu m'as épousée ?

LUI. — Quand je t'ai épousée, je n'avais plus ma tête à moi.

ELLE. — Oh ! toi aussi, tu as changé.

LUI. — Bien sûr. Je suis devenu un homme.

ELLE. — Ah ?

LUI. — Est-ce que je ne suis pas beaucoup plus calme, fort, sûr de moi ?

ELLE. — Un bébé ! *(Elle prend le hochet dans le berceau et le lui jette à la tête :)* Voilà ce que tu es !...

LUI. — J'ai... j'ai peur.

ELLE. — Mais de quoi ?

LUI. — De te perdre.

ELLE, *alarmée.* — Hein ?... Regarde-moi, Michel... Qu'est-ce que le docteur a bien pu te dire ?

LUI. — Rien. Ça n'a rien à voir avec le docteur. Ni avec toi, d'ailleurs. Ça ne concerne que moi. Oui, *moi.*

ELLE. — Mais toi tu n'as rien à craindre. Tu es guéri maintenant, n'est-ce pas ?

LUI. — Je ne guérirai jamais. Je serais un cadavre ambulant si je te perdais...

ELLE. — Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis toujours là, non ?

LUI. — Mais ton cœur est ailleurs ! Ah ! J'aimerais être couché dans ce berceau...

ELLE. — O cher imbécile ! Non, Michel. Tu ne peux pas être aussi bête que ça... C'est impossible !

LUI. — Excuse-moi de t'avoir importunée en effleurant ce sujet... Qu'est-ce que j'ai bien pu faire de mes bottines ?

ELLE. — Sois sincère ! Il n'est pas possible que tu ne te sois pas aperçu que je t'aime ! Que je t'aime un peu plus jour après jour.

LUI. — Ecoute-moi Agnès, avant que ce... coucou ne me chasse du nid, il faut que je te dise encore une fois combien... comment je t'aime... *(Elle veut l'interrompre.)* Je t'en prie, laisse-moi parler, c'est important ! Je croyais t'aimer quand je t'ai épousée. Mais ce n'est pas toi que j'aimais. C'est l'idée que je me faisais de toi. J'aimais une princesse de légende, un être féerique, incapable d'avoir le hoquet, les pieds glacés, de se gratter pendant son sommeil...

ELLE. — Michel !

LUI. — Tais-toi... Un soir, quelques mois après notre mariage, tu t'es endormie avant moi, la tête sur mon épaule... Tout à coup, je me suis rendu compte que tu n'étais pas du

tout ce que je m'étais imaginé, mais quelque chose de beaucoup plus précieux... Non pas un être féerique, mais... un copain. Et en regardant au plafond, j'ai brusquement pensé à tous les pauvres diables solitaires qui n'ont que des fantômes à aimer, et à qui écrire des vers... J'ai été envahi, cette même nuit, d'un bonheur tellement enivrant que j'ai pressenti qu'il ne pourrait pas durer. Eh bien ! j'ai eu raison... c'est tout.

ELLE. — Ecoute, mon chéri, tu es vraiment drôle... Alors, tu ne savais pas que j'ai les pieds froids, et parfois le hoquet...

LUI. — Tu passes tes nuits à ça...

ELLE. — A quoi ?

LUI. — A te gratter le ventre, à ronfler, à grincer des dents...

ELLE, *horrifiée.* — Et tu me laisses faire tout ça sans me réveiller ?

LUI. — Oui, parce qu'il n'y a rien au monde que je préfère écouter... Tu voulais me dire quelque chose tout à l'heure ?

ELLE. — Oui. Mais je ne le dirai pas.

LUI. — Pourquoi pas ?

ELLE. — C'est inutile, mon chéri. Je t'aime comme tu es...

LUI. — ...misérable, solitaire, abandonné... C'est vrai, tu passes tes nuits et tes jours à t'agiter pour cet enfant. Voilà huit mois que ça dure. D'abord, il a fallu tricoter des brassières, ourler des couches, puis préparer la layette ; garnir le berceau...

ELLE. — Et pendant tout ce temps, tu t'es fait tout petit dans ton coin ?

LUI. — Oui. Comme quelqu'un qui a constaté qu'il est de trop.

ELLE. — Amour ! Tu ne comprends toujours pas pourquoi je t'aime ?

LUI. — Tu t'es aperçue combien je me suis effacé !

ELLE. — Et comment ! Tu ne peux savoir combien tu m'as été secourable ! Sans toi, j'aurais passé ces huit mois dans l'angoisse. Mais tu ne m'en as pas laissé le temps !

LUI. — De l'ironie, il me semble...

ELLE. — Je t'aime... tu crois ça ?

LUI, *ironiquement.* — Mais oui... évidemment.

ELLE. — Te faut-il une preuve ?

LUI. — Penses-tu ! Je te crois sur parole.

ELLE. — Si tu le veux... nous mettrons l'enfant en nourrice.

LUI, *horrifié.* — Agnès !

ELLE. — On irait le voir, à la campagne, tous les dimanches...

LUI. — Pourquoi me taquines-tu ?

ELLE. — Je suis sérieuse, Michel. Dussé-je avoir vingt enfants, tu es mon mari, et j'aimerais mieux les abandonner sous un porche que... *(Elle porte la main à ses reins.)* Oh !...

LUI, *épouvanté.* — Agnès !... Qu'y a-t-il, Agnès ?...

ELLE, *s'agrippant au pied du lit.* — Oh ! Michel, ça commence !

LUI, *il prend ses vêtements.* — Vite, le docteur ! Pour l'amour du ciel, le docteur ! Tout de suite !

Il défait frénétiquement sa robe de chambre.

ELLE. — Non !... Oh ! Oh ! Non, pas le docteur... Reste là. Ne me quitte pas, Michel !

LUI, *remettant ses vêtements sur la chaise.* — Ma chérie, ma chérie, mon trésor... Agnès, mon amour, qu'est-ce que je dois faire ?... Il faut que je fasse quelque chose !

ELLE, *chantant faux, en se tordant de douleur.* — « Au clair de la lune... mon ami Pierrot... »

LUI. — Agnès !...

ELLE, *continuant à chanter.* — « Prête-moi ta plume, pour écrire un mot... »

LUI. — Agnès !

ELLE. — Oh ! Michel !... Tu pleures ?

LUI. — Je... j'ai cru que tu devenais folle.

ELLE. — Moi ? Pourquoi ?

LUI. — Tu t'es mise à chanter...

ELLE. — Ah ! Oui... C'est le docteur qui m'a dit que lorsque les douleurs commenceraient, il faudrait que je chante. Il paraît que ça aide...

LUI. — Tu es sûre que tu es bien maintenant ?

ELLE. — Mais oui, mais oui...

LUI. — Bon. Tu vas rester gentiment assise là, pendant que je vais chercher le docteur.

ELLE. — Ce n'est pas la peine. Il a dit qu'il ne fallait pas le déranger avant que les douleurs ne deviennent régulières.

LUI. — Régulières...

ELLE. — Je t'en prie, ne t'en va pas. Oh ! Je voudrais que maman soit là !

LUI, *mettant ses vêtements sur le lit.* — Ne t'inquiète pas, va, il n'y a pas de quoi... C'est la chose la plus naturelle du monde, c'est arrivé à des millions de gens... Toi, tu restes tranquillement là. Moi, je...

ELLE. — Oh ! non, Michel, je t'en prie, ne t'agite pas comme ça ! Ah ! j'aurais tant voulu que ça n'arrive pas tout de suite...

Il enlève son pantalon de pyjama et met son pantalon de ville.

LUI. — Oui. Mais que veux-tu...

ELLE, *ramassant le pyjama.* — Michel, je ne me sens pas du tout prête.

LUI. — Moi si, sincèrement. Tu penses que je ne vais pas attendre le moment... d'aller pêcher à la ligne avec *lui*, si c'est un garçon, ou d'aller me promener dans les bois avec *elle*, si c'est une fille, pour étudier la botanique...

ELLE. — Ah ! mais mon pauvre, avant que nous en soyons là ! ...il y en a pour des années de pleurs la nuit, de couches à changer, de biberons à remplir...

LUI, *nouant sa cravate.* — Oh ! ce n'est rien ça. Je trouverai bien une occupation en attendant. Je travaillerai, j'irai à la pêche tout seul...

ELLE, *nouvelle douleur.* — Oh !...

LUI. — Ça recommence ?

ELLE. — Non, non, je ne crois pas...

LUI. — Tu ne veux pas te coucher ? *(Il jette sa robe de chambre et son veston sur la commode et arrange le lit.)* Là... couche-toi, mon

chéri. Je finis de m'habiller. Ensuite, je te prépare un bon café.

ELLE. — Non, non, merci, chéri. Je ne vais pas bouger... Et dire que je n'ai pas fait la moitié de ce que j'avais à faire, et... Ah !

LUI. — Quoi donc ?

ELLE. — La lessive n'est pas rentrée !

LUI. — Agnès, cesse de te faire du mauvais sang. J'irai chercher la lessive moi-même.

ELLE, *le prenant à la taille.* — Non ! Ne me laisse pas seule !...

LUI, *lui mettant les bras autour des épaules.* — Mais non, bien sûr, et surtout n'aie pas peur. Ce qui t'arrive n'est rien. Dis-moi ce qui te ferait plaisir ? Veux-tu que je te fasse la lecture ? *(Il prend des livres.)* « Les malheurs de Sophie » ou « Le Coran » ?

ELLE. — Non, non... ne t'agite pas...

LUI. — Bon, bon. Je sais. J'ai commencé un roman... Je n'en ai encore qu'une demi-page, mais veux-tu que je te le lise ?

Il prend le bloc.

ELLE, *se mordant les lèvres.* — Oui.

LUI. — Ce sera une trilogie... Comme titre : « Le blé mûr » ou « L'Histoire d'un amour rustique ». Tu aimes le titre ?

ELLE. — Oui.

LUI. — Bon. Je te lis le début. *(Il lui prend la main.)* Ça va, toi, maintenant ?

ELLE. — Oui, ça va.

LUI, *lisant.* — « Quand elle pénétra dans le grenier, le grenier au grand lit, elle courba la tête, en partie par respect pour le temple dans lequel elle s'était sacrifiée, en partie parce que le plafond était bas. Ce n'était pas la première fois qu'elle revenait dans ce sanctuaire... » *(Elle a une douleur.)* Tu vas bien ?

ELLE. — Oh ! Michou, je t'aime tant... Il ne faut jamais, jamais que nous nous... *(Une nouvelle douleur.)* Je crois qu'il est temps d'appeler le docteur...

LUI. — Je cours, ma chérie. *(Il met son manteau, va à la porte, s'arrête, retourne vers Agnès, à présent tranquillement assise :)* Tiens-toi bien !

Il va de nouveau à la porte, voit le berceau, court vers ce berceau, le prend et va le mettre tout près d'elle, puis sort.

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU : 1901

La nuit. La même chambre. Dix ans plus tard. Le seul meuble qui reste du décor précédent est le lit, qui a été garni de nouveaux rideaux de peluche rouge, bordés de pampilles dorées. La pièce a totalement changé. On a abattu le mur et ouvert une porte qui conduit à une salle de bains. La chambre tout entière a été repeinte. Il y a des tableaux partout, même à une hauteur où seule une girafe pourrait les regarder de près. C'est l'époque où la lumière électrique est à la fois une nouveauté et un luxe ; le démon de l'esthétique qui a inspiré la décoration de cette chambre s'en est servi comme un obsédé. Le lit est à demi recouvert. On ne voit qu'un seul oreiller, avec le coussin aux pigeons posé dessus. Sur le lit, une chemise de nuit a été disposée avec soin par une femme de chambre, du côté où, d'ordinaire, LUI se trouve.

Au lever du rideau, les appliques à droite et à gauche du lit sont allumées. La scène est vide. Quand ELLE *entre, elle est habillée avec une richesse tellement bouleversante qu'elle ressemble à un cheval de cirque. Des plumes sur la tête, une profusion de bijoux partout. Elle est visiblement furieuse, elle murmure des mots en descendant à pas de dragon, vers le milieu. Un temps. Elle remonte, ferme la porte, jette son sac du soir avec violence sur le lit, allume une lampe sur le bureau. Au beau milieu de cette crise de rage, on frappe à la porte. Elle se raidit et prend un maintien de reine outragée. Elle a très bien entendu, mais elle ne répond pas et continue son mouvement vers la cheminée où elle allume les appliques. On frappe de nouveau, plus fort cette fois. Elle gagne tranquillement sa coiffeuse, allume. On frappe pour la troisième fois, et cette fois comme frappe la police. Elle revient à gauche du lit, allume le lustre. Alors elle chante d'une voix sucrée en enlevant ses interminables gants avec délectation.*

ELLE. — Entrez...

La porte s'ouvre. IL apparaît déguisé en nouveau riche. Il est en tenue de soirée, porte une cape doublée de soie, une canne à pommeau en or, et un chapeau claque. Ce costume a certainement coûté beaucoup d'argent, mais, pour une raison ou une autre, il a tout de même l'air d'un maître d'hôtel. Il ferme la porte derrière lui, se dirige d'un pas digne vers la salle de bains. Arrivé à sa hauteur, il dit, sans la regarder :

LUI. — Excusez-moi. *(Il entre dans la salle de bains, où il va chercher une robe de chambre de soie rayée. Pendant ce temps, occupée par ses gants elle pense fièvreusement à dire quelque chose qui le foudroie. Quand il revient, il se dirige vers la porte, du même pas digne, et de nouveau sans la regarder, lui dit :)* Bonsoir...

ELLE, *au moment où il ouvre la porte, sans se retourner.* — Eh bien, tu peux dire que tu as été le clou de la soirée ! On n'a entendu que toi !

LUI, *la main sur le bouton de la porte, il reste quelques instants immobile, le dos tourné, puis ouvre la porte, sort, ferme la porte, revient, passe la tête.* — Ma chère, si ça vous déplait de jouer les seconds violons, je vous suggère ou de quitter l'orchestre, ou d'en former un à vous toute seule !

Après quoi il se retire vite, et ferme la porte.

ELLE, *après un moment de stupeur, elle jette ses gants sur la cheminée.* — Ah !... je connais quelqu'un qui commence à en avoir assez. *(Elle court vers la porte, l'ouvre brutalement et appelle :)* Michel ! Viens ici ! Tu m'entends, Michel !

Elle retourne à sa coiffeuse, après avoir claqué la porte.

LUI, *il ouvre et entre.* — Tu n'es pas folle de crier comme ça !... Les domestiques ?

ELLE. — Je m'en fiche un peu des domestiques ! Même si tout le quartier m'entendait... *(Il sort en claquant la porte. Elle court à la porte, l'ouvre et hurle :)* Michel ! Viens ici ! *(Elle claque de nouveau la porte, retourne près de la face gauche du lit et hurle de nouveau :)* Michel !

LUI, *il ouvre, entre, reclaque la porte, et marche sur elle comme un taureau furieux.* — Bon ! La situation n'est plus tolérable !

ELLE. — Maintenant veux-tu m'expliquer ce qui te prend ?

LUI, *se maîtrisant et avec dignité.* — Je vais te dire une bonne chose, et je vais te la dire calmement. *(Elle va à la cheminée, enlève ses*

plumes et les jette sur le marbre.) Cal-me-ment ! Je n'ai qu'un reproche à me faire, c'est de t'avoir gâtée, comblée de cadeaux...

ELLE. — Ah ! ça, c'est raide !

LUI. — Cal-me-ment... Sais-tu ce que j'aurais dû faire ? J'aurais dû te flanquer dans un pensionnat ! Oui, à ton âge... Pour qu'on t'apprenne à être DIGNE !

ELLE, *avec une voix de marchande de poissons.* — De quoi ?

LUI. — Digne de moi.

ELLE. — Du pompeux imbécile dont un roman s'est tiré à trois cent mille ?

LUI. — Ça n'a rien à voir avec la question.

ELLE. — Et comment ! Avant ce sacré bouquin, j'étais tranquille. Tu avais beau te croire le plus grand génie que la terre ait porté, l'indifférence du public m'aidait à dompter ta mégalomanie ! Mais maintenant... avec ce livre... le seul à propos duquel tu disais d'ailleurs que c'était « de la crotte », avant d'avoir lu les critiques...

LUI. — Chère madame, admettons que je sois un rien vaniteux, mais vous faites une erreur tragique...

ELLE, *les yeux au ciel.* — Ecoutez-le !... Non, mais écoutez-le ! Etre marié à un homme depuis onze ans pour qu'il s'adresse à vous comme dans une réunion publique. *(Elle l'imite :)* ...« une erreur tragique »... *(Elle avance sur lui.)* Te rends-tu compte, pauvre imbécile adoré, que tu as vendu ton âme pour un roman à quatre sous ?

LUI. — Agnès ! Est-ce que ça va durer comme ça longtemps, ou bien dois-je...

ELLE. — Oui, tu dois ! Tu dois m'écouter. *(Il frappe le plancher de sa canne.)* Et ne m'interromps pas ! Il y a une seule personne au monde qui t'aime, en dépit de ce que tu es...

LUI. — Tu te trompes. Il y a une personne au monde qui m'aime... à cause de ce que je suis.

ELLE. — Et qu'est-ce que tu es, mon chéri ?

LUI. — C'est à elle qu'il faut le demander.

ELLE. — ...Elle ?

LUI. — Oui.

Long silence pendant lequel elle se tient à une colonne du lit. Quand elle retrouve sa voix, elle dit, très calme :

ELLE. — Je la connais ?

LUI. — Non.

ELLE. — Elle est jeune ? *(Il ne répond pas.)* Très jeune ?

LUI. — Ne continuons pas, Agnès, ça ne sert à rien. Viens !... assieds-toi... tu es pâle comme une morte.

ELLE. — Comme une morte ?...

LUI. — Ne me prends pas pour un monstre...

Il essaie de la mener vers un siège.

ELLE, *se dégageant.* — Mais laisse-moi donc ! Je me sens très bien. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que je vais m'évanouir ? A trente-deux ans, avec deux enfants, pour une chose aussi... banale ?

LUI. — Banale ?

ELLE. — Tu me fais rire ! Est-ce que je me suis trouvée mal quand Robert s'est cassé le bras, quand Jacqueline a eu la rougeole ?

LUI. — Tu ne trouves pas qu'il y a une différence ?

ELLE. — Non, Michel. Tout ça fait partie des ennuis domestiques.

LUI. — Mais j'aime cette femme...

ELLE. — Alors... moi, tu ne m'aimes plus ? Je ne veux pas dire comme épouse, ou comme la mère de tes enfants, mais comme... compagne de lit ? C'est bien ça ?... Ah ! c'est pour ça que tu t'es mis à coucher dans le salon ?

LUI. — Je n'y suis pas parvenu à fermer l'œil !

ELLE. — Ah ! Alors ce doit être Julia qui ronfle...

LUI. — Depuis quand est-ce que je ronfle ?

ELLE. — Pas toi, chéri, Julia... C'est elle que j'entends ronfler la nuit, quand je passe dans le corridor, comme une scie électrique.

LUI, *après une courte hésitation pendant laquelle il se demande s'il va lui sauter dessus ou garder sa dignité ; il se décide pour la dignité.* — Bonsoir !

Il va vers la porte, l'ouvre.

ELLE, *perfide.* — Dors bien...

LUI. — Pardon ?

ELLE. — Dors bien.

LUI. — Dors bien. *(Mais avant de franchir le seuil, n'en pouvant plus il éclate et hurle :)* Non ! Ça, je ne l'accepterai pas ! *(Il se retourne et avance sur elle, déchaîné.)* J'aime une autre femme ! Je deviens fou entre toi, les enfants, elle... Elle, les enfants, toi... Depuis trois semaines je vis un enfer, et tout ce que tu trouves à me dire, c'est que Julia ronfle ! ! !

ELLE. — Mais, mon pauvre chou...

LUI. — Non ! Non ! Non !... Ah ! je te connais... Ta confiance en toi, ta certitude me lèvent le cœur !... Ah ! je sais bien que tu ne me prends pas au sérieux, mais crois-moi, Agnès, j'aime cette femme, je suis fou de cette femme, je veux cette femme, et si je ne l'avais pas...

ELLE. — Ah !... tu ne l'as pas encore... « eue » ?

LUI, *évitant de répondre.* — Ah ! enfin ! Madame daigne... Pourquoi ne m'as-tu pas regardé avec ces yeux-là avant ? Pendant des mois j'ai imploré, mendié, je me suis traîné vers toi à genoux, suppliant, quémandant un peu de compréhension, de chaleur, d'amour, ne fût-ce que pour me rassurer... me prouver que je n'étais pas seul au monde... oui, seul au monde, avec Julia... qui ronfle !

ELLE. — Mais qu'est-ce qui te prend ?

LUI. — Ce sacré livre... Ah ! oui, je sais bien, c'est ce livre ! Tu es jalouse de mon art. Ce livre que j'ai écrit inspiré par toi, rêvant de toi, depuis le début tu l'as détesté. J'ai tout tenté, je t'ai offert une voiture, des domestiques, de l'électricité, des robes, des tableaux, des Cupidons... Mais non ! Tu détestais ce livre, tu le haïssais ! Eh bien, voilà le résultat : tu m'as poussé dans les bras d'une autre femme, une

femme qui au moins comprend une chose clairement : qu'elle devra me partager avec mon œuvre.

ELLE. — Est-ce qu'elle comprend aussi qu'elle devra te partager avec d'autres femmes ?

LUI. — Elle n'aura pas à le comprendre. Enfin, j'ai trouvé une femme qui vivra avec mon œuvre, et il n'y a pas de meilleur garant de ma fidélité.

ELLE. — Vivre avec ton œuvre, ça consiste en quoi ?

LUI, *le visage tout près d'elle.* — Elle m'écoute. Elle m'encourage d'un regard, d'un geste, d'un... enfin... d'un signe... *(Il s'assied sur le lit et continue :)* Quand je rêve, elle rêve avec moi. Quand je pleure, elle pleure avec moi... Quand je médite, elle médite avec moi...

ELLE. — Et quand tu casses les assiettes, elle les casse avec toi.

LUI, *se maîtrisant.* — Tu n'as donc rien compris... rien ? Ça ne te crève pas les yeux que je ne suis plus le même homme ?

ELLE. — Non... non...

LUI. — Alors, tu es aveugle. En tous cas, toi, tu n'es plus la même, crois-moi.

ELLE. — Ah ?

LUI. — Non... non... n'en parlons pas. A quoi bon maintenant ?

ELLE. — ...maintenant que tu as goûté le sang...

LUI. — Agnès ! Je suis désolé d'avoir été obligé de te... de nous faire de la peine. Je ne pouvais pas agir autrement. Je suis la proie d'un sentiment plus fort que moi.

ELLE, *après un silence, sérieusement.* — C'est affreux, n'est-ce pas ?

LUI. — Horrible... *(Un temps.)* Et pourtant... d'un autre côté, c'est délicieux...

ELLE, *après un silence, amèrement.* — La plus grande émotion dont soit capable un être humain...

LUI. — Oui. Je suis content que tu comprennes si bien.

ELLE. — Comprendre ?... *(Elle change de ton.)* Mais naturellement, il n'y a rien là que d'humain.

LUI. — Oui... *(Il se réveille.)* Qu'est-ce que tu en sais ?

ELLE. — Pardon ?

LUI. — Qu'est-ce que tu peux bien en savoir, toi, que c'est « humain » ?

ELLE. — Mais je suis un être humain, non ?

LUI. — Qu'est-ce qui te prend ? Je ne t'ai jamais entendu parler comme ça ?

ELLE. — Ah ?... Qui sait si je n'ai pas eu mes petites expériences à moi ? *(Elle gagne la salle de bains.)* Bonsoir.

LUI, *l'arrêtant.* — Une minute, s'il te plaît. Nous n'avons pas fini.

ELLE. — Mais je sais tout, chéri.

LUI. — Toi, oui. Mais moi j'aimerais en savoir un peu plus sur tes petites expériences à toi...

ELLE, *avec autorité.* — Ecoute-moi bien, mon ami. Tu m'as donné mon congé et je n'ai même pas demandé mes huit jours comme l'aurait fait n'importe quelle femme de service, j'ai accepté les faits tels qu'ils sont parce que je sais qu'un « être humain » est à la merci de ses sentiments, même s'ils sont à la fois « horribles » et « délicieux »...

LUI. — Agnès...

ELLE. — Vraiment, je ne te comprends pas. Qu'est-ce que tu escomptais : laisser derrière toi une désespérée ? Au lieu de t'en aller soulagé.

LUI. — Ne t'inquiète pas, je m'en irai. Tout ce que je veux, c'est une réponse précise à une question précise : est-ce que tu... tu... tu ne vas pas te sentir terriblement seule ?

ELLE. — Mais pourquoi donc ? J'ai les enfants.

LUI. — Ça, c'est encore à voir !

ELLE, *avec violence.* — Je te conseille vivement de sortir d'ici, Michel, si tu ne veux pas connaître un aspect de moi qui t'étonnerait...

LUI. — C'est fait. J'exige encore une réponse ! As-tu... As-tu eu un amant ?

ELLE, *allant vers la salle de bains.* — Bonne nuit.

LUI. — Pendant onze ans j'ai cru en toi... tu étais ce que je connaissais de plus pur, de plus noble au monde...

ELLE. — Page 204, troisième ligne en partant du bas. Bonsoir !

LUI. — Si tu ne réponds pas à ma question tu ne me reverras jamais !

ELLE, *avec violence.* — Fiche le camp !

LUI. — Tu me répondras ou je...

ELLE. — Fiche le camp !

LUI, *calmement.* — Non.

Il retourne au canapé et s'assied, les jambes croisées.

ELLE. — En ce cas, je sais ce qui me reste à faire...

Après un moment d'hésitation elle sort, puis revient avec une mallette, prend sa chemise sur le lit et commence à faire sa valise.

LUI. — Qu'est-ce que ça veut dire ? *(Elle ne répond pas, mais continue à faire sa valise.)* Agnès... qu'est-ce que tu fabriques ? *(Elle ne répond toujours pas.)* Ecoute, mon chéri... Je ne te ferai aucun reproche, mais seulement dis-moi... où vas-tu ?

ELLE, *passant devant lui, en route vers la coiffeuse.* — Pardon ?... *(Revenant :)* Sois gentil, cherche-moi un fiacre...

LUI. — Agnès !

ELLE. — Je t'en prie, Michel. De quoi vais-je avoir l'air d'arriver là-bas si tard ? Passe-moi mon réveil, veux-tu ?

Elle passe devant lui.

LUI. — Ce n'est pas possible ! Je n'ai pas pu me tromper sur toi à ce point ! Pas plus tard qu'hier tu disais...

Elle passe à nouveau devant lui.

ELLE. — Pardon ?

LUI, *alors qu'elle se trouve dans une position propice à recevoir la fessée, il lève la main, mais se ravise, et se maîtrise.* — Eh bien, en tout cas, c'est une solution.

ELLE, *refermant sa mallette, elle la prend, gagne la porte, s'arrête un instant.* — Au revoir, Michel.

LUI. — Est-ce que tu t'imagines vraiment que je vais te laisser partir comme ça ?

ELLE, *dignement.* — Un homme du monde ne recourt pas à la force pour retenir une femme.

LUI, *exagérément courtois.* — Pardon...

Il l'attrape par le bras, la tire en arrière ; elle pousse un cri strident, lâche sa mallette, renverse un guéridon. Il la porte vers le lit.

ELLE. — Lâche-moi, lâche-moi !... Brute !... Lâche-moi !... *(Il la jette sur le lit. Ce faisant, il trébuche, lui laissant ainsi la chance de s'échapper. Elle se réfugie dans le coin du lit, et crie :)* Va-t-en !... Va-t-en.!

LUI, *grimpant sur le lit, il essaie de l'attraper.* — Viens ici !

ELLE. — Va-t-en !... Brute !

Elle lui donne un coup de pied dans les tibias.

LUI, *poussant un cri de douleur.* — Aïe !... Aïe !... *(Il prend ses tibias pour les frictionner.)* En plein sur ma cicatrice !

ELLE. — ...Va-t-en ! *(Il enlève sa jaquette, sa cravate, son col, les jette par terre, avance sur elle. Elle prend l'oreiller aux pigeons.)* Si tu approches, j'ameute le quartier !

LUI. — Viens ici !

ELLE, *criant.* — Je t'assomme !

Elle lui jette le coussin aux pigeons.

LUI. — Crie tant que tu voudras. En tout cas je t'apprendrai que je suis un homme... Où est mon oreiller ?

ELLE. — Tu es bien le plus grand salaud, le plus grand dégoûtant...

LUI. — Retape ce lit !

ELLE. — Non !

LUI. — Retape ce lit !

ELLE. — Plutôt crever !

LUI, *il tire le couvre-lit en criant.* — Retape ce lit ! *(Ce faisant, il lui fait perdre l'équilibre. Avec un cri, elle saute du lit.)* Retape ce lit ! Demain, on part en voyage !

ELLE. — Tu ne m'emmèneras pas ! Je crierai à faire sortir tout l'hôtel de ses chambres !

LUI. — Alors... je t'emmènerai en Hongrie ! Plie-moi ça !

Il lui jette le couvre-lit.

ELLE. — Tu es bien le plus mauvais pisse-copie que j'aie jamais...

LUI. — Ferme-la, et plie-moi ça ! ! !

ELLE, *le rejetant.* — Plie-le toi-même ! Enveloppe ta petite amie dedans, et médite !

LUI, *rejetant à son tour le couvre-lit.* — Plie ça, ou demain tu astiqueras tes cuivres avec !

ELLE, *le rejetant toujours.* — Ça n'empêchera pas ton roman d'être un navet.

LUI. — Plie-le !

Ils finissent par s'empêtrer tous deux dans le couvre-lit. Il en résulte une séance de catch à multiples figures. Au bout d'un moment, il réussit à l'attraper par les poignets, puis à l'acculer à une des colonnes du lit, les mains derrière le dos.

ELLE, *son visage tout près du sien.* — Je vais te mordre !

LUI. — Si tu pouvais voir tes yeux en ce moment... tu les fermerais. Ils jettent des flammes...

ELLE. — ...de haine.

LUI. — Non... D'amour.

Il l'embrasse très vite sur la bouche, et se retire immédiatement avec un geste de défense.

ELLE, *éclatant en sanglots, elle se retourne et cache son visage contre la colonne du lit.* — Ah !... Je voudrais être morte... Je veux mourir, mourir, mourir !

LUI. — Avant de mourir, regarde-moi dans les yeux... une fois... regarde... *(Elle le regarde. Lui, sentimentalement :)* Qu'est-ce que tu y vois ?

ELLE, *hargneuse.* — Des pattes d'oie !

LUI. — Ça prouve qu'il y a longtemps que tu ne m'as pas regardé... *(Il lui jette un regard d'épagneul :)* Quoi d'autre ?

ELLE. — Et... « elle » alors ?

LUI. — Oh ! elle !... J'étais seul.

ELLE. — Il vaut mieux que tu t'en ailles.

LUI. — Et toi ? Tu n'étais pas seule dans ce... musée ?

ELLE. — Va-t-en, je t'en prie...

LUI. — Comme tu veux. *(Il prend sa cape, et, parmi les débris, se dirige vers la porte. Elle attend. A la porte, il dit :)* Heu... à propos... J'ai commencé un nouveau roman.

ELLE. — Tiens ! Depuis quand ?

LUI. — Il y a une quinzaine de jours.

ELLE. — Pas possible, tu me l'aurais déjà lu...

LUI. — Je l'ai lu... à elle.

ELLE. — Ah... et alors ?

LUI. — Ça lui plaît, mais elle trouve ça un peu vulgaire !

ELLE. — Vulgaire, toi ? Qu'est-ce que ça doit être comme em...

Elle gagne la salle de bains.

LUI. — Je vais chercher le manuscrit ?

ELLE, *revenant avec un oreiller.* — Ah ! non, pas ce soir... Demain.

LUI. — Pourquoi pas maintenant ? Tu verras, il y a une scène formidable entre une femme et un taureau...

ELLE. — Chéri... demain. *(Elle pose l'oreiller sur le lit, et comme il ne comprend encore pas, elle ajoute :)* Tu me liras ça demain. Ce soir... on ne va pas *lire* !

Il laisse tomber sa cape et sa canne.

RIDEAU

TABLEAU II : 1908

Entre quatre heures du matin et l'aurore. Quand le rideau se lève, la scène est noire. La porte s'ouvre brusquement et IL entre, un veston passé sur son pyjama. IL porte une bouteille de whisky. ELLE dort dans le grand lit.

LUI, *entrant.* — Agnès ! *(Il allume une lampe.)* Agnès, regarde-moi ça !...

Il se tourne vers le lit et lui montre la bouteille.

ELLE, *s'éveillant, elle protège avec ses bras ses yeux de la lumière.* — Hein ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

LUI. — Regarde ce que j'ai trouvé dans *son* tiroir, regarde !

ELLE. — Qu'est-ce que c'est ?

LUI. — Il a dix-sept ans... dix-huit à peine, il est quatre heures du matin. Et maintenant, regarde !

Il lui passe la bouteille.

ELLE, *prenant la bouteille.* — Du whisky ?

LUI. — Oui, du whisky. Voilà le résultat de ton éducation moderne !

Il entre dans la salle de bains.

ELLE. — Mais... quoi... où ?... Qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?... Quelle heure est-il ?

Elle allume et se penche sur le réveil.

LUI, *sortant de la salle de bains.* — L'heure pour moi de prendre en mains l'éducation de mon fils ! Où est ce truc ?

ELLE. — Mais il t'a *prévenu* qu'il rentrerait tard. Il a demandé la permission d'aller à ce bal. C'est moi-même qui lui ai donné la clef...

LUI, *il rentre, puis va dans le cabinet de toilette.* — Où l'as-tu mis, ce machin ?

ELLE. — Quel machin ?

LUI. — Mon cuir à rasoir.

ELLE. — Qu'est-ce que tu veux en faire ? *(Elle se recouche.)* Viens te coucher...

LUI, *rentrant.* — Bon, alors tu l'approuves ? Tu trouves parfaitement naturel qu'un enfant de dix-sept ans se cuite dans sa chambre et aille faire le zigoto en ville jusqu'à quatre heures du matin ?

ELLE. — Mais chéri, puisqu'il t'a prévenu... A son âge, il a bien droit à un peu de plaisir.

LUI. — Un jour que j'aurai le temps, je t'expliquerai la différence qu'il y a entre le plaisir et le delirium tremens !

ELLE. — Où vas-tu ? Michel !

LUI, *sur le pas de la porte.* — Je redescends dans sa chambre, où je suis depuis minuit. Et dès qu'il rentrera, je te prie de croire que...

ELLE, *sortant vivement du lit et prenant son peignoir.* — Non ! ça jamais ! Si tu veux veux corriger cet enfant, il faudra que tu passes sur mon cadavre.

Elle enfile son peignoir.

LUI. — Agnès ! Ne t'en mêle pas !

ELLE. — Je ne plaisante pas, tu sais. Même s'il avait fumé de l'opium, je ne te laisserais pas brutaliser ce garçon !

LUI. — Alors, il n'y a plus qu'à appeler la police !

ELLE, *avec un grand geste de désespoir.* — Mais puisque tu savais qu'il rentrerait tard ! Un bal blanc, ça dure jusqu'à l'aube...

LUI. — Moi, dans ma jeunesse, quand mes parents me disaient de rentrer à une certaine heure... *(Il la regarde pour la première fois.)* Mais... Qu'est-ce que c'est ?

ELLE. — Quoi ?

LUI. — Ce truc que tu t'es mis sur la tête ?

ELLE, *portant la main à sa tête.* — Oh ! ça ?... Tout le monde en porte...

LUI. — Mais qu'est-ce que c'est ?

ELLE. — C'est le « casque de Morphée »... C'est pour tenir les cheveux.

LUI, *s'adressant à Dieu.* — Le casque de Morphée ?... Du whisky dans la chambre d'enfant, des bals blancs qui durent jusqu'à l'aube et le casque de Morphée ! ! ! *(Il jette le cuir à rasoir sur le sofa.)* Je me couche !

ELLE. — Tu veux m'écouter un moment, oui ?

LUI, *enlevant ses pantoufles.* — J'ai le choix entre le lit et l'asile de fous : je choisis le lit. J'ai une vie à vivre, moi ! *(Dans le lit :)* Bonne nuit, mère d'ivrogne !

ELLE. — Je ne veux pas gâcher ta grande scène du père outragé, mais je serais curieuse de savoir quelle aurait été ton attitude si, au lieu de Robert, Jacqueline n'était pas encore rentrée ?

LUI. — Exactement la même. Avec la différence que la question ne se pose pas. Jacqueline n'aurait pas fait ça.

ELLE. — Tiens !

LUI. — Parce qu'elle est la seule personne sensée de la famille... avec moi.

Il s'allonge.

ELLE. — Et pourtant... si je voulais... non, il vaut mieux pas.

LUI, *s'asseyant.* — Si tu crois que ça va prendre, cette ruse féminine datant de l'âge de pierre : on insinue quelque chose de bien perfide, et puis on se tait. Tu te trompes. Jacqueline est une fille aussi droite qu'un... qu'une épée.

ELLE. — Mettons.

LUI, *retrouvant la bouteille dans le lit.* — Ce n'est pas elle qu'on trouvera couchée avec une bouteille de whisky !

ELLE. — Avec une bouteille de whisky, non.

LUI. — Agnès, tu ne pas pas insinuer qu'elle...

ELLE. — Je n'insinue rien. J'en ai seulement par-dessus la tête de te voir toujours tomber à bras raccourcis sur ce pauvre garçon, alors que ta fille a le droit de faire exactement tout ce qui lui plaît.

LUI. — Alors, j'ai une préférence... suspecte pour ma fille. C'est bien ça ?

ELLE. — Je n'ai rien dit de pareil. Je...

LUI. — Dis-le !

ELLE. — Quoi ?

LUI. — Que je suis Œdipe !

ELLE. — Qui ?

LUI, *se renfonce sous les couvertures.* — F...-moi la paix.

ELLE. — Ecoute, mon chéri, je sais que tu ne t'occupes de l'éducation des enfants que par accès intermittents d'hystérie paternelle...

LUI. — Que veux-tu ? Je ne peux pas tout faire ! Qui gagnerait l'argent du ménage ? Je suis bien obligé, pour certaines choses, de m'en rapporter à toi. Mais quand je m'aperçois qu'elles vont de travers, c'est mon devoir d'intervenir.

ELLE. — A coups de cuir à rasoir ?

LUI. — Oui ! S'il le faut, à coups de mitrailleuse !

Il s'arrête car elle est allée à la fenêtre comme si elle avait entendu quelque chose.

ELLE. — Michel !

LUI. — C'est lui ?

Comme elle ne répond pas, il se lève et prend son veston.

ELLE. — Je crois avoir entendu la porte !

LUI, *de la porte.* — Robert ! *(Il sort et appelle à nouveau :)* C'est toi, Robert ?... *(Pas de réponse. Il rentre.)* Non.

ELLE. — Pourquoi ne te recouches-tu pas ?

LUI. — Je me fais trop de cheveux.

ELLE, *assise à la coiffeuse et se repoudrant.* — Il y a bien de quoi !

LUI. — Et tu t'en fais autant !

ELLE. — Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

LUI. — Tu es en train de te repoudrer à quatre heures du matin.

ELLE, *se rendant compte qu'il est inutile de dissimuler plus longtemps.* — Dans lequel des tiroirs ?

LUI. — Celui où il met tout son bric-à-brac.

ELLE, *allant vers le lit.* — Comment as-tu fait cette découverte ?

LUI. — J'étais dans le hall. Je l'attendais. De plus en plus énervé, je suis entré dans sa chambre, au cas où il aurait passé par la fenêtre... Le tiroir était ouvert, et... enfin... voilà.

ELLE. — Non, ce n'est pas possible. Un enfant ne peut pas boire en cachette sans que sa mère s'en aperçoive.

LUI. — Il faudra bien t'y faire, ma chère. Il a cessé d'être un enfant. Quand j'ai fouillé... enfin, regardé dans ce tiroir et que j'ai trouvé son vieil ours en peluche, sa locomotive, et enfin cette bouteille... je ne peux pas te dire ce que ça m'a fait.

ELLE. — Bon. Supposons, — moi je sais que c'est faux — mais supposons qu'il boive en cachette. Qu'est-ce que nous faisons ?

LUI. — Je ne sais pas... Un psychiatre.

ELLE. — Je t'en prie ! Un enfant, il faut bien qu'il essaie un peu tout, une fois.

LUI. — Si c'est ça, ta théorie, il faudra qu'il essaie de voler une fois et puis d'assassiner une petite fois ; drôle d'éducation... *(Un temps.)* Qu'est-ce que tu allais me dire au sujet de Jacqueline ?

ELLE, *avec malice.* — Ah... qu'elle est amoureuse.

LUI. — Tu dis ?

ELLE. — Elle s'est fiancée, en secret.

LUI. — A qui ?

ELLE. — Au jeune garçon d'à-côté.

LUI. — Ce chimpanzé ! Cet avorton ! Tu plaisantes !

ELLE. — Ça a l'air sérieux. Je ne serais pas étonnée qu'un jour ou l'autre ce garçon vienne te demander sa main.

LUI. — Il peut venir... Je l'abats.

ELLE. — Mais, chéri...

LUI. — A peine seize ans... Agnès, c'est un cauchemar.

ELLE. — Mais, mon trésor...

LUI. — Il n'est pas possible qu'elle soit amoureuse... et surtout pas de ce petit monstre-là !

ELLE. — Pourquoi pas ?

LUI. — Elle ne peut pas avoir passé sa vie entière avec moi...

ELLE. — Ne sois pas indécent !... Vas-tu prétendre que la seule personne de qui il lui soit permis de tomber amoureuse... doive être une contrefaçon de toi ?

LUI. — Bien sûr que non. Ne fais pas l'idiote. Mais les enfants auraient pu au moins hériter de notre goût !

ELLE. — ...pour le whisky, par exemple.

LUI. — Comment as-tu encore le cœur à plaisanter ? Je suis en train de vivre la nuit la plus pénible de mon existence.

Il met ses pantoufles.

ELLE. — Je ne plaisante pas, mon chéri. Je pense seulement que c'est bête de passer la nuit debout. Puisque nous n'y pouvons rien avant demain matin ! Viens, recouche-toi.

LUI. — Recouche-toi si tu peux. Moi, j'attends.

ELLE. — Veux-tu que je te fasse une tasse de café ?

LUI. — La tasse de café ! ! ! Te rends-tu compte que nous n'avons jamais eu une crise, dans notre vie, sans que l'ultime solution soit : la tasse de café !

ELLE. — Excuse-moi. Je voulais seulement être gentille.

LUI. — Je le sais. Je m'excuse d'avoir dit des choses que je ne pensais pas tout à fait. *(Il prend la bouteille de whisky et la débouche de la main gauche.)* Tu sais de quoi nous avons besoin tous les deux ? *(Montrant la bouteille :)* Il y a des verres ici ?

ELLE. — Il y a les verres à dents... *(Il avale une gorgée à même la bouteille, puis avec une expression horrifiée, lui met la bouteille et le bouchon entre les mains, et court à la salle de bains.)* Michel !

LUI, *il sort en courant de la salle de bains, l'air écœuré.* — Qu'est-ce que c'est ?

ELLE, *renflant la bouteille.* — De l'huile de foie de morue !

LUI. — Oh !

Il retourne en courant à la salle de bains. Bruit de gargarisme.

ELLE, *prenant son mouchoir, elle essuie la bouteille.* — Qui a mis ça dans cette bouteille ?

LUI, *rentrant et s'essuyant la bouche avec une serviette.* — Tu sais ce que je crois ? Ce petit monstre m'a tendu un piège...

ELLE, *élevant la bouteille et réfléchissant.* — Attends un peu... J'y suis ! Eh bien, ça, c'est trop drôle !

LUI. — Quoi ?

ELLE. — Tu te souviens, Michel, il y a trois ans ? Quand le petit avait une cuillerée d'huile de foie de morue à prendre tous les soirs, et qu'il ne voulait pas le faire en ma présence ? Moi, pas bête, je mesurais le lendemain matin le niveau de l'huile dans la bouteille... Eh bien, c'est dans celle-ci qu'il versait sa potion !

LUI. — Tu ne vas pas me dire que cette cochonnerie est vieille de trois ans ?...

ELLE. — Oh ! le petit chameau ! Eh bien, maintenant, c'est moi qui vais l'attendre !

LUI. — Il faut téléphoner au docteur ! Je dois être empoisonné !

ELLE, *tenant la bouteille.* — J'espère que tu vas lui dire deux mots. Pour une fois, tu vas te montrer... *(Elle entend quelque chose que le public n'entend pas.)* Michel, le voilà ! *(Elle va à la porte et écoute. Il court vers la porte, s'arrête, revient prendre le cuir à rasoir. Elle le retient.)* Non, Michel, pas ça ! Pas ça !

LUI. — De l'huile de foie de morue vieille de trois ans ! Je vais lui faire voir !

Il fait siffler le cuir à rasoir et sort. Elle écoute un moment, très ennuyée, puis avec la bouteille gagne le milieu, se parlant à elle-même pendant un long temps. Il apparaît dans l'embrasure de la porte, et regarde vers le couloir.

ELLE. — Alors, qu'est-ce que tu lui as dit ?

LUI, *refermant la porte, l'air absent, il se tourne ensuite vers elle.* — Pardon ?

ELLE. — Que lui as-tu dit ?

LUI, *montrant la fenêtre où le jour paraît.* — « Bonjour ».

ELLE. — Et c'est tout ?

LUI. — Oui.

ELLE. — Ça, c'est trop fort ! Tout ce tintouin pour finir par... Tu n'as vraiment rien trouvé à ajouter ?

LUI, *s'asseyant.* — Je n'ai pas pu.

ELLE. — Et pourquoi ?

LUI. — Il était en chapeau haut de forme...

RIDEAU

ACTE III

PREMIER TABLEAU : 1913

Fin d'après-midi. La même chambre. La courtepointe et les rideaux du lit ont été changés, ainsi que certains meubles. L'ensemble est plus sévère. Au lever du rideau, ELLE est assise devant la coiffeuse, tenant un bouquet assorti à sa robe et à son chapeau. Après un moment, on entend Michel qui fredonne « La Marche Nuptiale ».

LUI, *du cabinet de toilette.* — Agnès ! *(Il fredonne un moment. Il entre, met sa jaquette au pied du lit, aperçoit sa femme.)* Ah ! tu es là ? Tu portes encore ton chapeau ?

ELLE. — Oui.

LUI, *près du sofa.* — Qu'est-ce qu'il y a ? Tu dors ?

ELLE. — Oui.

LUI, *arrangeant son cache-nez dans le miroir de la cheminée.* — Allons, mon chéri, il faut être raisonnable. Les enfants sont destinés à devenir grands. Réjouissons-nous qu'elle soit si bien mariée.

ELLE. — Oui.

LUI. — Dieu merci, Robert est un garçon. Je ne supporterais pas ça une seconde fois. Voir sa propre enfant enlevée sous votre nez par un tel... Enfin, l'amour est aveugle !

ELLE. — Oui.

LUI. — Mais qu'est-ce que tu as ? Tu as été drôle toute la journée... Tu n'es pas malade au moins ?

ELLE. — Non. Je... Je peux te dire quelque chose ?

LUI. — Bon. Vas-y.

ELLE. — Aujourd'hui, Jacqueline commence sa vie matrimoniale...

LUI. — Et puis ?

ELLE. — Et nous, nous terminons la nôtre.

LUI. — Eh ?

ELLE. — J'ai peut-être attendu trop longtemps pour te parler. Je ne voulais pas gâter ton plaisir.

LUI. — Mon plaisir ?

ELLE. — Oui, tu étais si gai ces jours-ci.

LUI. — Ça alors ! C'est pour toi que tous ces jours-ci j'ai joué la comédie, une fleur à la boutonnière et la mort dans le cœur. C'est pour toi que je me suis conduit comme un humoriste professionnel ! Et sais-tu ce que j'avais envie de faire ? De jeter mon verre à la figure de ce chimpanzé, prendre ma fille sous mon bras, et quant à ces beaux-parents... *(Il lève les yeux au ciel.)* Tout ça pour m'entendre dire que tu ne voulais pas gâter mon plaisir !

ELLE. — ...en t'annonçant que je vais partir.

LUI. — Tu... Quoi ?

ELLE. — Je vais partir.

LUI, *cherchant sa pipe.* — Partir ?

ELLE. — Oui, partir. Ne peux-tu pas m'aider en comprenant vite ?

LUI. — Mais, chérie...

ELLE. — Michel ! Une seule fois, je te prie de me comprendre. Si tu n'as pas compris après cette fois-là, je devrai m'exprimer par écrit.

LUI. — Mais chérie, que de complications ! Maintenant que les enfants ont quitté la maison... tu veux prendre des vacances. C'est tout naturel.

ELLE. — Pas de vacances, Michel. Je veux partir. Pour toujours. Loin de toi...

LUI. — De moi ? Tu veux rejoindre... des amis ?

ELLE. — Je t'en prie, ne continue pas. Tu as sûrement compris, et depuis longtemps. N'essaie pas de gagner du temps. Tout est déjà si difficile !

LUI, *bourrant sa pipe.* — Je m'y perds. Qu'est-ce que j'ai fait ?

ELLE, *précipitamment.* — Rien, rien. Tu es un ange, Michel. Moi pas.

LUI. — Agnès, il t'est arrivé quelque chose ?

ELLE. — Je ne peux pas ! Je refuse !

LUI. — Tu refuses quoi ?

ELLE. — Je me refuse à crever au coin du feu comme une vieille chienne.

LUI. — Et moi alors ?

ELLE. — Toi, tu es un homme. Tu peux faire ce qui te plaît, jusqu'à la décrépitude.

LUI. — Mais, ma chère amie...

ELLE. — Moi, non ! Aujourd'hui, j'ai abdiqué ma maternité. Dans peu d'années, j'aurai cessé d'être une femme.

LUI, *soupçonneux.* — Et... tu n'y consens pas ?

ELLE. — Je serai bien obligée ! Seulement je voudrais goûter la saveur d'être une femme, rien qu'une fois, avant... avant d'être une grand'mère. Est-ce que c'est tellement déraisonnable ?

LUI. — Mais, mon ange...

ELLE, *perdant son sang-froid.* — Pour l'amour de Dieu, laisse-moi tranquille avec ton ange ! Je voudrais vivre, tu m'entends, vivre !... De l'enfant que j'étais, tu as fait — beaucoup trop tôt — une mère.

LUI. — Mais, chérie, c'est toi qui as désiré avoir Robert !

ELLE. — Il ne s'agit ni de Robert, ni de Jacqueline, mais de toi, de toi et de ton monstrueux égoïsme. Oh ! Michel, je ne voulais pas te dire ça ! Je voulais être calme, et raisonnable, et... mais je ne peux pas. Rien que ta manière de me regarder maintenant, cet étonnement... cette stupidité déchirante !... Tu ne t'es pas aperçu qu'en nous la routine a remplacé l'amour ?... Oh ! aujourd'hui, dans cette voiture de noces, quelle résurrection de ce que je n'aurais jamais voulu revivre. Oh ! ce recommencement d'un vieux bonheur manqué ! Les bottes vernies du cocher à travers la vitre, les sabots des chevaux claquant si clair sur le pavé, le parfum des gardénias... Pourquoi n'ai-je pas ouvert la portière, sauté, rompu mes jambes, éprouvé mes forces, pour sentir que j'étais vivante !... Moi ! ! ! Moi ! ! ! Et non cette enfant innocente et gaie que je venais de marier, cette enfant assise en face de moi sur le strapontin, jouant le rôle que j'avais répété pour elle, rajustant son voile de mariée, comme moi je l'avais fait... *(Sa voix se brise, elle couvre sa figure de ses mains et tombe en pleurant sur le lit. Il se lève, met sa pipe dans sa poche et veut la prendre par la taille.)* Non, ne me touche pas ! Oh ! Michel, tu ne vas pas penser que c'est à toi que je fais des reproches ? Tu as toujours été parfait pour moi, du moins autant que tu l'as pu. Bien sûr, tu es toujours monté en voiture le premier, bien sûr, deux fois sur trois tu as oublié mon anniversaire... Je sais, Michel, tu m'as fait de magnifiques présents. Mais les petits... les petits cadeaux de tendresse... Si seulement une fois tu m'avais donné un livre que tu ne voulais pas lire toi-même... une boîte de bonbons que tu n'allais pas à la fin manger toi-même... Rien... Regarde mes mains, Michel ! *(Elle lui montre ses mains.)* Rien que des rides et une alliance... *(Il lui baise la main. Saisie de faiblesse, elle cherche à la lui retirer.)* Non, non... ne fais pas ça, pas ça... J'ai besoin de toutes mes forces pour te dire... Oh ! Michel, je ne peux pas.

LUI, *tendrement.* — Dis-le.

ELLE. — Je pense... Je crois... Je suis sûre que je ne t'aime plus.

LUI. — Ah !

ELLE. — Tu... Tu comprends un peu ?

LUI. — Oui.

ELLE. — Je me rappelle même le moment, un moment terrible où je me suis rendu compte, en un éclair, que je ne t'aimais plus...

LUI. — C'était quand ?

ELLE. — Il y a un mois. Dans la salle de bains. Je t'apportais ton café... Tu étais en train de te frictionner la tête avec ta lotion capillaire... Je te parlais des poèmes que tu m'avais donnés à lire, et tu disais, avec tes deux mains sur la tête, comme ça *(Elle l'imite :)* « Ce petit schnock... il m'em... » C'était comme si je te voyais pour la première fois dans tout ton... enfin...

LUI, *après un silence.* — Où penses-tu aller ?

ELLE. — Oh... je ne sais pas... dans une pension de famille quelconque...

LUI. — Pas un petit voyage ? Une croisière ?

ELLE. — Grands Dieux, non !

LUI. — Pourquoi pas ?

ELLE. — Parce que ça ne me dit rien... vraiment rien... Tu ne penses pas que je suis malade ?...

LUI. — Pas du tout.

ELLE. — Commences-tu à comprendre pourquoi je dois partir ?

LUI. — Je crois... J'essaie de me mettre à ta place... Mettons que je sois entré, moi, dans la salle de bains, la tête pleine de poésie, et que je sois tombé sur toi en train de te raser sous les bras, ça ne m'aurait pas inspiré pour toi un élan particulier de tendresse, mais je ne serais pas parti vivre dans une pension de famille...

ELLE. — La question n'est pas là. Ce qui compte, c'est ce que tu as dit à ce moment-là.

LUI. — « Ce petit schnock, il m'em... » Hum ! Tu es sûre que c'est ça qui compte ?

ELLE. — Oui, pourquoi ?

LUI. — De qui étaient ces vers que tu venais de lire ?

ELLE. — De ce garçon... tu sais bien... ce garçon qui te demande conseil tout le temps pour ses poèmes...

LUI. — Tu aimes ce qu'il fait, n'est-ce pas ?

ELLE. — Oui. Je trouve ça jeune, plein de promesses... C'est vrai, il y a là quelque chose de si...

LUI. — De si ?...

ELLE. — De si... quoi !

LUI. — Il me semble avoir entendu ces mêmes mots dans ta bouche il y a quelque... vingt-cinq ans, à propos d'un autre jeune auteur...

ELLE. — Est-ce que tu essaies de me faire croire que je suis amoureuse de ce... de ce... A la seule pensée que moi, avec un garçon de cet âge... Ah !... Je dis qu'il a du talent parce qu'il a du talent, au moins autant de talent que toi lorsque tu faisais des vers sur des gazelles à cornes dorées...

LUI. — Ces vers étaient inspirés par toi. D'ailleurs, les gazelles n'ont pas de cornes.

ELLE. — Alors, il doit être inspiré lui aussi par quelqu'un, avec ou sans cornes.

LUI. — Par toi, par exemple.

ELLE. — Hein ?

LUI. — Tu n'as qu'à relire sa dédicace : « En hommage respectueux à la femme qui a inspiré mon Maître. » Son Maître !... Je ne l'ai été qu'une fois, le jour où je lui ai écrit : « Cher monsieur, j'ai lu vos poèmes deux fois, vous auriez bien dû en faire autant ». A sa place, moi je ne serais pas revenu à quatre reprises dans cette maison pour m'entendre dire ça. Il appartient à la nouvelle école. Il faudra que je relise ses poèmes... Il doit s'y trouver quelque chose qui m'a échappé... Tu les as ?

ELLE. — Oui.

LUI. — Où sont-ils ?

ELLE, *allant vers la table de nuit, mais*

s'arrêtant au pied du lit. — Si c'est pour les tourner en ridicule, ce n'est pas la peine.

LUI. — En ridicule ? Tu plaisantes ! Le moment est trop grave. Tu as sans doute raison. Peut-être ai-je besoin de cette leçon. Eh bien, montre un peu... *(Elle lui donne un petit livre. Lui va chercher ses lunettes, les met, allume, puis lisant le titre :)* « De l'écume jaune, épaves sur la plage de la jeunesse »... Hum ! Ça veut bien dire ce que ça veut dire. Premier poème... « Etreinte nocturne ».

ELLE. — Michel, si tu dois te moquer de ce pauvre garçon qui n'est qu'un débutant !...

LUI. — Le débutant, c'est moi. Il m'a fallu trente ans pour découvrir combien il est difficile d'écrire quelque chose qui vaille la peine d'être lu, et je te jure que j'y arriverai un jour, à moins que... enfin, allons-y pour l'étreinte... « Etreinte Nocturne ». *(Il lit :)*

« Couchés près de la fenêtre que couvre
La toison rousse et morte d'un vieux rouvre... »

Pourquoi un « rouvre » ? Tu crois qu'un chêne n'aurait pas suffi ?

ELLE. — « Rouvre » est un mot magnifique qui crée l'atmosphère.

LUI. — Pardon. *(Il lit :)*

« Perdue, en haut, sur la falaise
Une cloche lointaine sonne »

Il me semble qu'il manque un mot... oui...

« Perdue, en haut, sur la falaise
Une cloche au loin sonne... Treize ! »

Elle se retourne pour ne pas lui montrer qu'elle commence à rire.

« Une cloche lointaine sonne
Les champs sont noirs. La mer se tait
Mais voici qu'au milieu d'un baiser
Nos cœurs tressaillent à se rompre :
Un pied suspect s'est arrêté dans l'ombre...»

Là, je comprends. Imagine-toi qu'on est en train de se... enfin... Et voilà un pied qui se promène dans le corridor et s'arrête devant la porte...

ELLE. — Si tu cherches à me faire rire... c'est raté.

LUI. — Ce n'est pas ce qu'il cherchait, lui, en tous cas. Voyons la suite.

« Un pied suspect s'est arrêté dans l'ombre
Nous attendions tremblants, souffle coupé »

ELLE. — Michel ! arrête, oh ! arrête, Michel !

LUI. — Pourquoi « arrête » ? Il s'est arrêté lui ? Est-ce que c'est moi son Maître, oui ou non ? Est-ce qu'il a eu le culot de te dédier cette... cette pornographie ?

Il jette le livre.

ELLE. — Il a cru bien faire.

LUI. — Ah ! vraiment... Tu appelles ça bien faire, de tourner la tête à une femme, la meilleure femme qu'un homme puisse se souhaiter, au moment précis où elle se sent désœuvrée, où elle croit sa tâche accomplie, où elle en arrive à penser que la meilleure chose qu'elle puisse faire c'est de redevenir jeune pour tout recommencer, pour transformer de nouveau le premier petit crétin venu en un écrivain comme... enfin comme moi !

ELLE. — Tu n'as plus besoin de moi.

LUI. — Ah ! non ?... Alors, laisse-moi te dire quelque chose ; les gens peuvent bien acheter mes livres par milliers, et m'écrire qu'ils ont éclaté en sanglots en me lisant, pleuré comme des veaux, je ne me fais pas beaucoup d'illusions, tu sais. C'est pour toi que je chante. Et si je chante comme une grenouille dans un étang, ce n'est pas de ma faute.

Il s'assoit sur le sofa et retire ses lunettes. Elle est si touchée, et en même temps si amusée, qu'elle rit et pleure en même temps.

ELLE. — Oh ! Michel !...

Elle lui met les bras autour du cou.

LUI. — Qu'est-ce qui te prend ?

ELLE. — Oh ! Michel... Michel...

LUI. — Pourquoi ris-tu ?

ELLE, *sanglotant sur son épaule.* — Je ne ris pas, Michel, je ne ris pas...

LUI, *tout en la consolant, comme un homme qui soudain se sent très las.* — Je ne comprendrai jamais rien aux femmes !

RIDEAU

TABLEAU II : 1925

L'aurore. La même chambre, douze ans plus tard. Ils déménagent. Les tableaux ont été décrochés, laissant des traces plus claires sur la tapisserie. Une échelle est posée près de la fenêtre. Toutes les tentures ont été déposées à l'exception de celles du lit, qui est le seul meuble qui demeure dans la pièce. Un certain nombre de grandes valises sont remplies et fermées.

Au lever du rideau, on entend Michel qui marche dans la salle de bains. Puis il apparaît, chantonnant et portant des objets de toilette. Il se dirige vers les valises et porte ce qu'il a en mains sur le lit. Il retourne aux valises, en ouvre une. Elle est pleine. Il ferme nerveusement le couvercle et les serrures. Il s'aperçoit alors qu'un morceau d'étoffe dépasse sur un des côtés. Il le laisse et passe à une seconde valise et la trouve remplie également. Cependant, il essaie d'en ranger le contenu pour y mettre ses objets de toilette. En retournant vers le lit, il regarde le bout d'étoffe qui dépasse la première valise, l'arrache, et le met dans sa poche. Il prend ses objets de toilette sur le lit, se tourne et les laisse choir sur le plancher. Il murmure un « Crotte » et se met à genoux pour les ramasser. A ce moment, alors qu'il est hors de vue depuis la porte, elle arrive apportant le

Petit coussin aux deux pigeons. L'apercevant enfin, elle cache vivement le coussin derrière son dos.

ELLE. — Qu'est-ce que tu fais ?

LUI. — Les bagages.

Elle ramasse son sac à tricot tombé au pied du lit et le met sur le lit.

ELLE. — Dépêche-toi un peu, chéri. La voiture vient à huit heures et il est moins vingt. Qu'est-ce que tu as bien pu faire pendant tout ce temps ?

LUI. — J'ai dévissé le porte-savon dans la salle de bains.

ELLE. — Le porte-savon ? Pourquoi faire ?

LUI. — On peut en avoir besoin.

ELLE. — Mais, mon chéri, il ne fallait pas... Ça fait partie de la maison.

LUI. — Penses-tu ! Ce qui est vissé ne fait pas partie de la maison. C'est seulement ce qui est cloué.

ELLE. — Tu te trompes tout à fait. L'agent de location me l'a bien expliqué. Tout ce qui a été fixé depuis plus de vingt-cinq ans est acquis au propriétaire.

LUI, *lui donnant le porte-savon.* — Alors moi, à ce compte-là...

ELLE, *allant à la salle de bains.* — Ah ! Ah ! Ne fais pas d'esprit ! On n'a pas le temps !

LUI, *apercevant le coussin aux deux pigeons.* — Hé, hé... *(Elle s'arrête.)* On ne va pas emporter cette horreur.

ELLE. — Non.

Elle entre dans la salle de bains.

LUI, *rassemblant une partie de ses objets de toilette.* — Qu'est-ce que nous faisons pour le lit ?

ELLE, *de la salle de bains.* — Quoi ?

LUI. — Est-ce que les draps et les couvertures font partie de la reprise ?

ELLE. — Qu'est-ce que tu dis, mon chéri ?

LUI. — Avons-nous seulement vendu le cheval, ou bien le harnachement avec ?

ELLE, *rentrant, tenant le petit oreiller.* — Cheval, quel cheval ?

LUI. — Avons-nous vendu les draps et les couvertures ?

ELLE. — Mais non, chéri. Seulement le dessus de lit. Je vais emballer le reste.

Elle met le coussin sous son bras et enlève les taies d'oreiller.

LUI. — Emballer ? Dans quoi ? Ces valises sont des grenades... *(Indiquant le petit oreiller aux pigeons.)* Agnès ! Pourquoi couves-tu ce petit monstre ? *(Elle ne répond pas.)* Qu'est-ce que tu vas faire de cet oreiller ?

ELLE. — Oh ! rien... rien... J'avais pensé à le laisser comme une surprise.

LUI. — Une surprise pour qui ?

ELLE. — Pour les nouveaux locataires. Un petit couple si gentil...

Elle met le coussin sur le lit.

LUI. — Tu imagines l'effet de ta surprise ?

ELLE. — Pourquoi ?

LUI. — Deux jeunes gens, qui entrent dans la chambre à coucher pour leur nuit de noces, qui défont le lit, et qui trouvent un petit oreiller atroce avec deux pigeons en train de se... bécoter !

Elle enlève du lit le reste des objets de toilette. Elle les met au pied du lit, le journal par-dessus.

ELLE. — Ça ne te regarde pas.

LUI. — Comment, ça ne me regarde pas ? Je n'ai rencontré ces gens qu'une seule fois, mais je n'ai pas envie de passer pour un idiot de village !

ELLE. — Mais, mon chéri...

LUI. — Ça ne se discute pas. *(Il arrache le coussin du lit et le jette dans la corbeille à papier. Il murmure :)* « Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre... »

ELLE, *enlevant les couvertures et les coussins du lit.* — Comme tu voudras. Et maintenant, si tu descendais à la cave...

LUI. — Pourquoi faire ?

ELLE, *mettant le linge du lit dans les taies d'oreiller.* — Pour voir si on n'a rien laissé.

LUI. — Et si on a laissé quelque chose ? Qu'est-ce que ça change ? Tu ne te rends pas compte que le nouvel appartement ne contiendra pas le quart de ce qu'il y avait ici !

ELLE. — Ne revenons pas là dessus, je t'en prie, mon chou. J'ai tout arrangé avec les déménageurs. Pourvu que tu ne t'en mêles pas, tout ira très bien. Descends à la cave, je suis sûre qu'il y reste encore du vin...

LUI. — Hum !... Tu crois ?... Bon ! *(Il s'en va. Elle traîne les taies d'oreiller pleines de linge jusqu'aux valises, prend le coussin aux pigeons et, revenant vers le lit, le met sur les oreillers puis se recule pour l'admirer. Elle regarde le lit, et sourit tendrement. Puis elle remet le dessus de lit, l'arrange, s'arrête, entend Michel qui remonte, se hâte de couvrir le coussin avec le dessus de lit. Il entre, portant une bouteille de champagne.)* Eh ! regarde ! Regarde ce que j'ai trouvé !

ELLE. — Qu'est-ce que c'est ?

LUI. — Du champagne. *(Il enlève la poussière de la bouteille.)* C'est une bouteille qui doit être là depuis le mariage de Robert.

ELLE. — Oh !

LUI. — Où sont les verres ?

ELLE. — Emballés. Il ne reste que les verres à dents.

LUI. — Va les chercher.

ELLE. — Tu ne vas pas boire ce champagne maintenant ?

LUI. — Et comment ! Il y a douze ans qu'il est à la cave. Il n'y a pas une minute à perdre !...

Il s'apprête à déboucher la bouteille.

ELLE. — Mais, mon chou, nous ne pouvons

pas boire du champagne à huit heures du matin !

LUI. — Pourquoi pas ? Il n'y a pas d'heure pour les braves !

ELLE. — Tu nous vois arriver en titubant au nouvel appartement ? La tête de la concierge !

LUI. — J'en serai ravi. Je marcherai sur ce dragon et je lui ferai « Ho ! Ho ! Ho ! »

Il souffle comme au premier acte.

ELLE, *après un moment, se remémorant.* — Je vais chercher les verres.

Elle entre dans la salle de bains. Il pose la bouteille par terre, va vers le lit, regarde s'il n'a rien oublié. Il rejette le dessus de lit, soulève machinalement le coussin aux pigeons, regarde dessous, regarde sous les oreillers, remet le coussin en place et s'aperçoit à ce moment que le maudit coussin a été remis sur le lit. Il le prend et appelle :

LUI. — Agnès !
ELLE. — Quoi ?
LUI. — Agnès !
ELLE, *entre avec deux verres.* — Quoi ? Oh !

Elle est ennuyée quand elle voit de quoi il s'agit, et se sent tout de même coupable.

LUI. — Tu as remis ça dans le lit.

ELLE. — Oui.

LUI. — Pourquoi, bon Dieu ?

ELLE. — Je te l'ai déja dit. Je veux laisser quelque chose... d'amical à ce jeune couple... une sorte de message...

LUI. — Mais quel message ?

ELLE. — Je voudrais leur faire comprendre combien nous avons été heureux ici... Et que c'est un si bon lit... Je veux dire un lit avec une si belle histoire... et que... enfin... que le mariage est une bonne chose.

LUI. — Eh bien, crois-moi, ce n'est pas du tout ça qu'ils liront sur cet oreiller. On va leur laisser une lettre, ou graver nos initiales sur le bois du lit, ou tout ce que tu voudras, mais je ne te laisserai pas faire ça à ce garçon.

ELLE. — Je ne te comprends pas. *(Elle pose les verres à terre près de la valise, reprend le coussin et se dirige vers le lit.)* Moi, quand j'ai trouvé ce petit oreiller dans ce même lit, le soir de nos noces, j'ai failli éclater en sanglots.

LUI. — Vraiment ? Eh bien, moi aussi. Et il est temps que tu le saches. Quand j'ai vu, ce soir-là, ce sacré oreiller de ta grand'mère posé là par ta mère, avec ses deux pigeons s'aimant pour l'éternité, j'ai eu l'impression d'être prisonnier d'un univers de femmes. Oui ! de femmes ! J'ai vu se profiler derrière toi le plus vieux syndicat du monde, et si je n'avais pas été un lâche en caleçon long et pieds nus, j'aurais f... le camp !

ELLE. — C'est ça que tu trouves à me dire après tant d'années ?

LUI. — Oui ! Et tu peux éclater en sanglots, te rouler par terre, demander le divorce, je ne te laisserai pas paralyser ce garçon dans ce moment essentiel.

ELLE. — Mais ce n'est pas un moment essentiel.

LUI. — C'est LE moment essentiel.

ELLE. — Mais non. Elle l'aura trouvé bien avant, en faisant le lit. C'est pour elle que je le mets là, et non pour lui, ni pour toi. C'est une affaire entre elle et moi, voilà.

Elle remet l'oreiller.

LUI. — A qui que ce soit adressé, ma réponse est NON ! *(Il reprend le coussin et le jette vers la malle.)* Qu'ai-je fait du reste de mes objets de toilette ? *(Elle les ramasse sur le plancher, près du lit et les lui tend. Il prend un journal dans la corbeille à papiers, va à la valise et commence soigneusement à emballer ses objets de toilette. Quand il a fini, il ferme le couvercle de la valise.)* Il va falloir nous asseoir sur cette valise tous les deux. Je n'y arrive pas... *(Elle vient s'asseoir à côté de lui.)* Bon. Empare-toi de la serrure, et quand je dirai « Hop ! » nous ferons tous les deux comme ça ! Hop ! *(Il se laisse tomber sur le couvercle.)* Tu es prête ?... Hop ! *(Ils sautent. Il ferme la serrure.)* Ça y est ?

ELLE. — Pas tout à fait.

LUI. — Comment, pas tout à fait ? Elle est fermée, ou elle n'est pas fermée ?

ELLE. — Elle n'est pas fermée.

LUI. — Bon. Alors on recommence... Prête ?... Hop ! *(Ils sautent de nouveau.)* Ça y est cette fois ?

ELLE. — Naturellement.

LUI. — Bon. *(Prenant la bouteille de champagne :)* Alors, est-ce que nous buvons ce champagne ?

ELLE, *prenant les verres et les mettant dans son sac à tricot.* — Non.

LUI. — Comme tu voudras. J'aurais trouvé ça gentil. Une sorte d'adieu... *(Il remet la bouteille par terre.)* Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On reste assis sur la valise jusqu'à l'arrivée de la voiture ? Ou bien on l'attend dans le hall ?

ELLE. — Comme tu veux.

Il la regarde, puis jette un coup d'œil au petit oreiller sur la malle, puis sourit de la colère d'Agnès.

LUI. — C'est drôle, tu sais, lorsqu'on a vécu dans le même endroit, si longtemps, combien une pièce demeure pleine d'échos. Presque tout ce que nous avons dit ce matin nous l'avions déjà dit, un jour ou l'autre... *(Elle met sa main dans la sienne.)* C'est le lit, je crois, que je regretterai le plus. Dommage qu'il soit trop grand pour le nouvel appartement. Eh bien, je me demande quel sera le sort de ce nouveau couple... Qu'est-ce qu'il fait lui, tu le sais ?

ELLE. — Je crois que c'est un commerçant.

LUI. — Hum !... Un commerçant ?... Et ourquoi pas, après tout ! Qu'est-ce que je suis autre qu'un commerçant ? Je m'en rends ompte un peu tard, voilà tout. Quand je pense ix nuits où je restais éveillé dans ce lit, à e torturer l'esprit, rêvant de battre Balzac à n propre jeu..

ELLE. — Ne t'en fais pas mon chéri... Il y a ut un tas de simples à qui tu as donné eaucoup de joie !

Sonnerie. Il se lève, regarde par la fenêtre prend une première valise de la main gauche, elle lui met le paquet de draps sous son bras gauche. Il prend la seconde valise de la main droite et se tourne pour partir. Elle ramasse vivement le sac à tricot, arrête Michel et le lui met sous le bras droit. Il sort. Elle prend son sac, ses gants qui étaient sur la malle, puis vivement le petit coussin qu'elle met sous son manteau. Il revient, va à la malle pour en attraper la poignée, s'aperçoit que le coussin n'est plus là, mais il n'en traîne pas moins la malle hors de la pièce. A la porte, au moment de tourner la malle, il jette un regard à sa femme. Elle est debout contre le lit et met ses gants. Aussitôt qu'il a franchi la porte, elle met vivement le coussin dans le lit et le recouvre.

Il entre à nouveau, son chapeau sur la tête, prend la bouteille de champagne par terre, rabat les couvertures, prend le coussin et le jette sur l'oreiller qui fut celui d'Agnès. Puis, prenant la bouteille, il la met sur son ex-oreiller à lui, replace le dessus de lit, va vers elle, lui donne le bras, la conduit vers la porte, elle s'accroche à la deuxième colonne du lit, il s'arrête, sourit, se penche, et, avec un peu d'hésitation mais sûrement, la soulève dans ses bras, puis se retournant, il l'emporte hors de la chambre.

RIDEAU

LUI.— *C'est le lit, je crois, que je regretterai le plus. Dommage qu'il soit si grand pour le nouvel appartement.* (Acte III, 2ème tableau.)

"LE CIEL DE LIT" DEVANT LA CRITIQUE

COLETTE prétend s'être beaucoup divertie à transcrire pour nous, Français, ce *Ciel de lit*. Et je soupçonne Jan de Hartog, l'auteur, d'avoir ri à gorge déployée pendant qu'il façonnait les deux héros de son *Fourposter*. Alors, ne boudons pas notre plaisir. Car nous aussi, comme la plupart de nos voisins, nous nous sommes franchement amusés hier soir à la Michodière, où les entr'actes n'étaient que parades de sourires et traits de bonne humeur.

Ma foi, en ce siècle de bombes et de refoulement, tandis que l'effrayant Dr Kinsey construit et déballe ses statistiques sans pudeur, il est bien réconfortant de se pencher sur un couple comme celui de Michel et d'Agnès.

Les Américains lui ont fait une ovation telle qu'il est resté un an et demi sur Broadway. Il est vrai que nos amis d'outre-Atlantique sont particulièrement friands de belle époque, de froufrous, de pouls, de tournures, de plumes d'autruche et de tout ce que cela cache : innocences désuètes, préjugés, cynisme mousseux et bon enfant. Mais l'habileté théâtrale de M. de Hartog est supérieure à son sujet, au cadre qu'il lui prête.

CHRISTINE DE RIVOYRE,
dans *Le Monde*.

MICHEL et Agnès se sont mariés ce matin. Ils ont un peu bu pour se donner du courage... Les voici aussi effarouchés l'un que l'autre, et ils tournent, ils rusent avec ce grand lit à colonnes qui les appelle et les rend maladroitement tendres.

Maintenant un enfant va naître. Il occupe déjà leur vie et leurs pensées. Michel craint même que cet amour nouveau ne le remplace dans le cœur d'Agnès.

Quelques années plus tard, le romancier Michel vient de toucher la gloire : sa vanité prend le visage tentateur d'une admiratrice. Agnès n'a cependant pas perdu tout pouvoir...

Vient alors le moment où les enfants finissent de grandir : le fils rentre à l'aube ; ce n'est déjà plus celle de ses parents...

Le temps passe encore. Michel et Agnès marient leur fille. Les souvenirs reviennent peut-être pour être revécus ; du moins Agnès songe-t-elle à un jeune poète et ce n'est plus Michel, ce Michel, qui aujourd'hui, vérifie le nombre de pieds d'un alexandrin trop fougueux mais qui, tout de même, a gardé sa tendresse en fortifiant sa raison.

Enfin l'appartement devient trop grand pour deux vieillards; le lit à colonnes a le ciel trop haut pour la nouvelle demeure. Michel et Agnès les abandonneront donc non sans y laisser, pour les jeunes mariés qui leur succèdent, deux pigeons brodés d'amour tendre et une bouteille de champagne prête à déchaîner l'éphémère triomphe de sa joie.

Six tableaux. L'histoire d'un couple que l'amour sauve de la banalité. Un tour de force qu'on ne peut réussir qu'en côtoyant le pire.

J.-B. JEENER
dans *Le Figaro*.

LE sujet le plus simple et le plus vaste qu'il y ait au monde : la vie d'un couple.

En six tableaux — six sketches — nous avons suivi toute la « cavalcade » — comme disait Noël Coward — d'un ménage, depuis le jour où *Lui*, en redingote et chapeau haut de forme, fait franchir dans ses bras, selon le rite, le seuil de la chambre conjugale à la jeune fille de blanc vêtue qu'il vient d'épouser, jusqu'au moment où, leurs enfants mariés, *Lui*, grisonnant et goutteux, emporte dans ses bras, hors du logis familial maintenant trop grand et qu'on a revendu, *Elle*, devenue une petite vieille cassée.

Nous avons assisté à la gauche et naïve nuit de noces du couple ; nous avons partagé les émotions de Madame et de Monsieur attendant leur premier bébé ; nous avons été les témoins de leurs scènes de jalousie, de leurs ruptures, de leurs rabibochages ; nous avons vu leurs vêtements, leurs meubles, leurs sentiments, leur apparence physique se modifier à mesure que le temps marchait. Et chaque spectateur, en suivant le cours de l'existence de ce couple-type, a revécu bien des scènes de sa propre vie ou de celle de ses proches.

Tout, dans cette pièce, donne l'impression, comme jadis dans les œuvres d'Henri Duvernois, d'avoir été « pris sur le vif ». Les traits sont parfois vulgaires, mais toujours justes. Et certaines répliques, qui ont beaucoup fait rire, sont de grands mots de comédie.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

CERTAINS tableaux sont — j'en suis presque sûr — de petits chefs-d'œuvre. Le tout constitue une gageure que tout le monde a tenue. Il va sans dire que les interprètes ont une grosse partie à jouer. Tenir la scène à deux, sans autres partenaires que d'invisibles présences, sans autre intrigue que la vie quotidienne, sans autre texte que celui d'un dialogue à dessein simplifié, tout en silences, en ruptures, en sous-entendus, en mots banaux, en petits riens pleins de sens, c'est une performance où d'autres se rompraient les os. Marie Daëms, que son interprétation met au premier rang, et François Périer gagnent haut la main.

Jean-Denis Maillard, expert en styles de la belle époque, a décoré cette chambre nuptiale où il ne se passe rien et où, en fin de compte, se déroule toute une vie, et habillé *Elle* et *Lui* avec un goût exquis. Quelle rétrospective du costume et du mobilier !

GEORGES LERMINIER,
dans *Le Parisien Libéré*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 4me trimestre 1953